

**Commission de la Maison de la Mémoire  
DIP, Genève**

Journée de la Mémoire de l'Holocauste  
et de la prévention des crimes contre l'Humanité

**27 janvier 2010**

**« Histoire, mémoire & littérature,  
Littérature de la catastrophe »**

**Dossier pédagogique**

Réalisé par  
Stefan Kristensen, philosophe  
Bruno Védrines, enseignant de français et  
Charles Heimberg, historien et didacticien de l'histoire



RÉPUBLIQUE  
ET CANTON  
DE GENÈVE

## SOMMAIRE

Littérature de la Catastrophe - Introduction .....	3
Jean-Norton Cru: La place particulière du témoignage.....	5
1. Le génocide des Arméniens de l'Empire Ottoman (1915-1917) .....	11
Zabel Essayan .....	11
Aram Andonian .....	14
Hagop Oshagan .....	19
2. La Shoah, la destruction des Juifs d'Europe .....	21
Viktor Klemperer .....	21
Primo Levi .....	23
Paul Celan .....	26
Robert Antelme .....	28
Charlotte Delbo .....	31
Primo Levi .....	36
Jean Améry.....	38
Imre Kertész .....	40
Primo Levi .....	46
3. Le génocide des Tutsis au Rwanda (1994) .....	49
Jean Hatzfeld.....	50
Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad.....	53
Révérien Rurangwa.....	55
Commentaires pédagogiques.....	59
La construction d'une pensée historique, par Charles Heimberg.....	60
L'écriture en un temps de catastrophe, par Bruno Védrynes.....	64

## LITTÉRATURE DE LA CATASTROPHE - INTRODUCTION

### La mémoire traumatique comme substrat de la création littéraire

Comment dire, comment faire savoir, comment transmettre les horreurs du passé ? Tout récit historique, tout texte sur le passé, quel qu'il soit, se présente comme une construction. Celle-ci répond à des règles qui changent en fonction de la nature de chaque narration. Elle peut aussi parfois présenter des écarts à ces règles.

La création littéraire a également ses finalités et ses règles. D'un contexte à l'autre, elle se tient à des principes narratifs et à des modes d'écriture, ou elle s'en distingue. Elle peut toutefois dire le passé avec davantage de liberté. Elle a la faculté de combler plus aisément, par un processus créatif, les lacunes éventuelles de notre connaissance de ce passé.

L'écriture du passé ou sur le passé constitue un usage public de ce passé, au même titre que beaucoup d'autres. Comme elle n'est pas soumise aux règles de l'enquête historique, elle suscite souvent la suspicion. Aussi les monographies austères des historiens lui sont-elles parfois préférées et sont-elles réputées plus fiables. Cependant, comme tout usage public de l'histoire, il arrive que l'écriture littéraire parvienne à mieux dire, à sa manière, ce que les historiens voudraient faire savoir sans être toujours entendus. En outre, s'il arrive que des historiens recueillent eux-mêmes des témoignages, les soumettent à leur méthode critique et les intègrent dans leurs constructions narratives, des témoins directs d'un passé traumatique prennent parfois directement la plume pour rédiger leurs souvenirs, une fiction mémorielle ou un roman. Il est donc intéressant de mettre à jour ces complémentarités et ces interactions entre histoire et littérature.

Comment rendre compte des expériences les plus inhumaines ? Comment les dire, les écrire et les transmettre à ceux qui ne les ont pas vécues ? La question de la possibilité même de cette transmission s'est posée. Il est des témoins et des auteurs qui l'estiment impossible. Mais les historiens ne peuvent pas renoncer à leur métier. Il leur incombe de rappeler que ces atrocités, dans tous les cas, ont bien été des entreprises humaines; et que, malheureusement, elles représentent ce que l'homme peut faire à l'homme.

Dans ses développements récents, la recherche historique a pris en considération la multiplicité des facteurs explicatifs du passé. En s'ouvrant à toutes les dimensions de la vie humaine, en examinant par exemple les représentations, les croyances ou les rumeurs comme de véritables objets d'étude, elle a rendu plus complexe la distinction de l'histoire et de la mémoire, des événements et de leurs représentations, de la réalité et de la fiction. Mais l'histoire n'a pas renoncé pour autant à une indispensable posture de quête de vérité: elle ne peut pas être relativiste alors qu'elle doit affronter un phénomène aussi pervers que le négationnisme, la négation infondée, mais toujours réaffirmée par quelques faussaires, de la réalité de la destruction systématique des juifs d'Europe.

Les complémentarités et les interactions entre histoire et littérature peuvent être étudiées à l'école lorsqu'on travaille en classe sur le passé des sociétés humaines. Elles peuvent être mises en évidence soit par l'examen parallèle de documents différents, plutôt historiques pour les uns, plutôt littéraires pour les autres; soit par l'examen parallèle et complémentaire d'un même texte, en fonction de deux questionnements différents propres pour l'un aux études littéraires, pour l'autre à l'analyse historique.

Préparé dans l'idée de suggérer un prolongement en classe de l'édition 2010 de la Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité, à Genève, le présent dossier propose des extraits d'œuvres littéraires évoquant un passé traumatique et génocidaire. Il est introduit par la mention d'une œuvre majeure, l'anthologie critique *Témoins*, de Jean Norton Cru, qui pose la question des témoignages et des conditions de leur fiabilité au lendemain de la Grande Guerre et de l'expérience traumatique de ses combattants au fond des tranchées. Le choix de textes qui est proposé porte ensuite sur le génocide arménien, la destruction des Juifs d'Europe et le génocide rwandais. Le contexte

de la production de chacun de ces extraits est brièvement explicité. À la fin du dossier, quelques commentaires et suggestions sur les manières possibles d'aborder ces textes en classe d'histoire ou de français sont également proposés.

\* \* \*

Le génocide est défini juridiquement comme l'acte de détruire en tout ou en partie les membres d'un groupe ethnique ou religieux en raison uniquement de leur appartenance à ce groupe. Du point de vue des victimes, l'expérience de l'anéantissement dépasse la blessure liée à un événement brutal tel que le meurtre des proches, mais pose la question de la survivance: si l'ensemble du groupe auquel on appartient était supposé disparaître, la justification de sa propre survie est problématique. La catastrophe consiste précisément dans le fait que le cadre social, culturel et économique de la vie est détruit; or le deuil est un processus de reconstruction des repères affectifs qui nécessite précisément ce même cadre pour pouvoir se faire. C'est pourquoi le génocide est une expérience catastrophique en ce sens qu'il rend le deuil impossible. L'imprescriptibilité du crime de génocide dérive de la nature irréparable de l'événement catastrophique. On comprend par là l'importance de la prise de parole pour les rescapés: témoigner est simplement la condition essentielle pour reprendre pied dans le monde des hommes. Non seulement parler et écrire, mais encore être écouté et publié. Tous les rescapés d'un génocide parlent de leur besoin compulsif de parler, à l'instar de Robert Antelme qui commence son *Espèce humaine* avec ces propos: «*Durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin*» (p. 9). Autant que pour la teneur historique de ce qu'ils racontent, les témoignages des rescapés valent par le processus même qui préside à leur mise en récit, à savoir le passage du régime de la survivance à celui de la vie, ou encore dit autrement, le passage de la stupeur de la terreur à la mobilité et la créativité de la vie.

L'importance de la littérature dans la compréhension du fait génocidaire est centrale. En effet, c'est la littérature qui peut faire comprendre en quoi consiste l'expérience de ce fait par celles et ceux qui l'ont traversé et qui ont tenté d'en mesurer les conséquences sur leur propre vie. La littérature testimoniale est presque toujours écrite à la première personne; elle nous met donc en présence de vécus et de destins à chaque fois singuliers, et en même temps emblématiques du temps historique dans lequel les personnages ont vécu. Enfin, l'écriture littéraire permet de désamorcer tout de suite la question de la preuve. En lisant cette littérature, il est évident qu'elle n'est pas fictionnelle comme une œuvre de science fiction, mais qu'on ne peut que croire l'auteur, que même s'il se trompe sur un élément factuel, l'essentiel n'est pas là.

Le présent recueil de textes est issu d'un choix opéré par Stefan Kristensen, Bruno Védrières et Charles Heimberg. Les critères ont été les thématiques mises en scène et la variété des styles et des perspectives. En aucun cas, nous n'avons eu l'intention d'être exhaustifs. Cependant, le choix des trois grands génocides du XX<sup>e</sup> siècle est délibéré: le génocide des Arméniens était le paradigme sur lequel Raphaël Lemkin s'est basé pour forger la notion juridique de génocide; le génocide des Juifs reste l'événement qui a marqué le plus profondément l'histoire et la conscience européenne; le génocide des Tutsis du Rwanda est également exemplaire par sa brutalité, sa systématité et sa rapidité. Ce sont les trois événements historiques dont la qualification de génocide n'est contestée par aucun acteur sérieux. Cela ne signifie pas, bien entendu, que l'expérience catastrophique n'ait pas été vécue suite à d'autres événements traumatiques tels que l'esclavage, la terreur stalinienne ou la torture dans des conditions de guerre.

## Jean-Norton Cru: La place particulière du témoignage

Dans la relation entre histoire et littérature, le témoignage occupe une place essentielle. En effet, les témoins relatent un événement pour qu'il puisse être compris, retenu et laisser une trace pour l'histoire. Cependant, dans la mesure même où ils sont amenés à l'exprimer dans le langage sous la forme d'un récit, ils connaissent aussi une expérience littéraire, ne serait-ce que parce que raconter, c'est forcément s'inscrire dans une tradition, plus ou moins forte, plus ou moins contraignante.

La position de Jean-Norton Cru est remarquable à plus d'un titre. Témoin, il l'est car son expérience de la guerre est longue et variée, séjour au front: 28 mois aux tranchées, plus 10 mois à la liaison, plus 10 mois à l'arrière-front<sup>1</sup>. Mais, il se refuse à témoigner de manière directe sous la forme du journal, de lettres, du roman, pour procéder à une évaluation critique des différentes productions du témoignage sur la Grande Guerre. En effet, pour Cru, témoigner, c'est avant tout une question éthique, que l'on peut résumer de la manière suivante: comment ne pas trahir ceux qui sont morts, ceux qui ont souffert? et par voie de conséquence, comment bâtir la paix, éviter les guerres? Le problème du mensonge et de la vérité est ici dramatisé par la question de la vie et de la mort. Il faut insister sur cet aspect éthique qui justifie le travail de Cru. Cela explique en grande partie sa méfiance souvent, sa sévérité parfois, à l'égard de la littérature, ou plus précisément de la mauvaise littérature, problème qui dépasse largement le témoignage de guerre. Sa démarche critique s'inscrit en réaction contre les méfaits criminels de l'affabulation. «Cette vérité historique de *notre guerre*, nous voulons la défendre envers et contre tous, car ce n'est pas une vérité abstraite transcendantale, elle est marquée dans notre chair, dans le souvenir de nos souffrances et de nos angoisses. Si tous les romans guerriers des littérateurs venaient à disparaître, l'art n'y perdrait rien et l'histoire gagnerait en force et en influence. Unissons-nous contre cette fausse littérature et faisons lui une guerre acharnée<sup>2</sup>.»

Pour Jean-Norton Cru, la vérité est menacée par les poilus eux-mêmes lorsque, ayant juré de la dire quand ils étaient au front, ils livrent des récits héroïques (légende sur les attaques à la baïonnette par exemple), pour répondre à l'attente de ceux qui les lisent ou les écoutent. Elle est encore diffamée par certains historiens qui, sans esprit critique, confortent une vision traditionnelle de la guerre mais aussi par les écrivains qui privilégient l'effet sur la vérité. A ce sujet, son témoignage est particulièrement éloquent: « J'ai dit que notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. Le mystère ne résidait pas comme les non-combattants le croient, dans l'effet nouveau des armes perfectionnées, mais dans ce qui fut la réalité de toutes les guerres. Sur le courage, le patriotisme, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions, n'avait rien de commun avec ce que nous attendions d'après tout ce que nous avons lu, tout ce qu'on nous avait dit<sup>3</sup>.» Jean-Norton Cru place sur le même plan tous les récits mensongers et l'opposition ne se situe donc pas entre littérature (mensonge) et histoire (vérité), mais entre la fidélité dans le compte-rendu de l'expérience et la déformation volontaire ou pas. De ce point de vue, une expérience racontée dans un récit fictif peut être plus vraie que celle inscrite dans un récit à prétention historique. De fait, dans l'évaluation des témoins, Jean Bernier, romancier, est considéré de manière bien plus positive que certains auteurs de journaux, de souvenirs par exemple. De même, est significative à cet égard, l'attitude de Cru vis-à-vis

---

<sup>1</sup> Pour des informations biographiques et bibliographiques, on peut se reporter au site du CRID (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918) :

<http://www.crid1418.org/temoins/2008/02/20/cru-jean-norton-1879-1949>.

<sup>2</sup> Jean-Norton Cru, *Témoins*, Presses universitaires de Nancy, 2006, p 50.

<sup>3</sup> *Témoins*, pp. 12-13.

des mensonges idéologiques, aussi bien ceux des auteurs de publications patriotiques que ceux des pacifistes, lorsque les uns et les autres tombent dans le mensonge épique, en actualisant les lieux communs de l'épopée soit pour illustrer l'héroïsme, soit pour montrer le caractère monstrueux de l'horreur, au point d'en perdre toute crédibilité. Si Jean-Norton Cru se garde bien d'assimiler la littérature au beau mensonge, en revanche, il assigne au texte littéraire une éthique puisqu'il met en évidence le lien indissociable entre l'esthétique et la vérité. Ce qui transparait dans son propos, tout au long de son travail, c'est que la mise en forme, jamais neutre, est une manière de rendre compte du monde. Ainsi, vouloir raconter la guerre avec les critères de l'épopée, c'est forcément se tromper de regard, et tromper par voie de conséquence ceux qui n'ont pas connu la guerre. Peu importe, au fond, qu'on puisse le reprendre sur un détail, qu'on le trouve un peu trop sévère ou injuste avec tel ou tel, car ce qui est fondamental, novateur, précurseur, c'est cette tentative critique qui propose une démarche rigoureuse pour aborder le témoignage.

Jean Norton Cru répartit 252 témoignages (300 documents) en cinq catégories: journaux, souvenirs, lettres, réflexions et romans. En fin de volume, il dresse un tableau par ordre de valeur des auteurs qu'il a étudiés, de très faible à excellente. Il précise p 661: «il s'agit principalement de la valeur de vérité, non pas vérité dogmatique, absolue ou transcendante, mais vérité tout humaine, vérité du témoin sincère qui dit ce qu'il a fait, vu et senti, vérité accessible à tout homme intelligent qui sait voir, réfléchir et sentir. C'est la vérité que l'historien, le psychologue, le sociologue prisent dans un témoignage.»

#### *A propos de Roland Dorgelès, Les croix de bois (1919)*

Juger la guerre d'après ces trois livres [*Le feu* (Barbusse), *Les Croix de bois* (Dorgelès), *Gaspard* (René Benjamin)], ensemble ou pris séparément c'est juger nos classes rurales d'après *La terre* de Zola. Comme Zola, ces auteurs puisent quatre fois plus dans leur imagination que dans leur expérience du sujet; leurs prétentions à peindre vrai ne se justifient que par des excès, des abus, des exagérations, des déformations, des efforts toujours visibles pour atteindre au sensationnel ou aux traits d'esprit.

René Benjamin obtint son succès en flattant l'optimisme du public de 1915, en lui présentant un Gaspard qui ne s'en fait pas. Barbusse un an plus tard obtint son succès en faisant appel à ces bas instincts qui nous attirent vers un spectacle horrible, en profitant aussi de la réaction contre l'optimisme. Deux ans et demi après *Le feu*, Dorgelès en donna une nouvelle version qui n'en diffère que par l'accumulation des artifices littéraires: Barbusse se trompe par fanatisme, Dorgelès se trompe en sacrifiant tout à la littérature. Barbusse est d'ailleurs très sincère (dans *Le feu*, et non après), il a écrit pour défendre sa foi. Qui oserait en dire autant de Dorgelès? Quand il imite *Le feu*, c'est le succès du livre qu'il veut surtout imiter, et cela se voit trop à toutes les ficelles dont il se sert. Dorgelès songe tellement à ses effets qu'il n'a pas le loisir de vérifier si les détails de son récit ne jurent pas avec la réalité.

[p. 588]

Autre mot à effet: «Après vous» dit un officier à un autre, au moment d'enjamber le parapet pour l'assaut (p. 207). Ce sont deux chefs de section, l'un n'est pas à sa place, il devrait être avec ses hommes, mais Dorgelès n'a cure de la logique qui dérange ses chers effets. – Il a pris part à des attaques, il l'a dit, mais il nous en ferait douter par cette bagarre de légende: «Autour d'un puits des hommes se battaient à coups de crosse, à coups de poing ou de couteau: une rixe dans la bataille. Vieublé d'un coup de tête culbuta un Allemand par-dessus la margelle (p. 211). – «Tous dans le boyau» Sans regarder on y sauta. En touchant du pied ce fond mou un dégoût surhumain me rejeta en arrière. C'était un entassement infâme; une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie... et pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête... On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis... on avança pataugeant dans la Mort... Intacts dans leurs

petites niches, des casques à pointe étaient rangés» (p. 212-213). Littérature macabre, mais littérature pensée à vide, sans le moindre fondement de réel. Ce boyau qui «déborde» de morts, qui a jamais vu cela? Et ces casques à pointe aux attaques de septembre 1915 (car c'est bien en septembre puisque nos hommes ont le casque d'acier) qui en a jamais vu?

[p. 590]

#### *A propos de Barbusse Le Feu (1916)*

Barbusse a-t-il donné dans la psychologie vraie du poilu? Comment le pourrait-il? Ses personnages, comme ceux de Zola, n'ont aucune psychologie, ce sont des fantoches, ils n'ont qu'un extérieur; le domaine des sentiments, des émotions est exclu de leur nature.

[...]

J'ai vu enlever les bottes des morts du jour ou de la veille. Barbusse veut un plat plus corsé: le cadavre est si ancien que lorsque le poilu tire, «les jambes du macchab se sont décollées aux genoux... il a fallu vider les jambes et les pieds de d'dans... on enfonçait nos abattis dans la botte et on retirait de l'os, des bouts de chaussettes et des morceaux de pieds.»

[p. 558]

Les poilus marchent en file indienne serrée, dans le boyau, Barbusse emboîtant le pas à Poterloo un obus arrive et sans toucher les autres cueille Poterloo «j'ai vu son corps monter, debout, noir, les deux bras étendus de toute leur envergure, et une flamme à la place de la tête.» (p. 181). Cette ascension plut à Barbusse, il la répéta dans *Clarté* avec plus d'imagination: «Dans le réseau de fil de fer de nombreux corps étaient pris comme des mouches... Un se désagrégeait sans doute depuis longtemps, soutenu par ses vêtements... Le vent s'éleva... le soldat fut emporté par le vent en fragments immenses, enterré dans le ciel» (p. 132-133).

[p. 559]

Un autre trait individuel de Barbusse est sa propension à créer des monstruosité ce qui dénote en lui un esprit morbide. Ses romans de guerre sont une exposition de tératologie plutôt qu'un tableau des horreurs réelles, celles que nous avons tous vues.

[p. 564]

#### Extraits de Henri Barbusse, *Le feu*

Une fusillade intensive, furieuse, inouïe, battait les parapets de la tranchée où on nous fit arrêter en ce moment-là.

– Fritz en met. Il craint une attaque; il s'affole. Ah! c'qu'il en met!

C'était une grêle dense qui fondait sur nous, hachait terriblement l'espace, raclait et effleurait toute la plaine.

Je regardai à un créneau. J'eus une rapide et étrange vision:

Il y avait, en avant de nous, à une dizaine de mètres au plus, des formes allongées, inertes, les unes à côté des autres – un rang de soldats fauchés – et arrivant en nuée, de toutes parts, les projectiles criblaient cet alignement de morts!

Les balles qui écorchaient la terre par raies droites en soulevant de minces nuages linéaires, trouaient, labouraient les corps rigidement collés au sol, cassaient les membres raides, s'enfonçaient dans des faces blafardes et vidées, crevaient, avec des éclabousses, des yeux liquéfiés et on voyait sous la rafale se remuer un peu et se déranger par endroits la file des morts.

On entendait le bruit sec produit par les vertigineuses pointes de cuivre en pénétrant les étoffes et les chairs: le bruit d'un coup de couteau forcené, d'un coup strident de bâton appliqué sur les vêtements. Au-dessus de nous se ruait une gerbe de sifflements aigus, avec le chant descendant, de plus en plus grave, des ricochets. Et on baissait la tête sous ce passage extraordinaire de cris et de voix.

– Faut dégager la tranchée. Hue!

[p. 280]

*A propos de Jean Bernier La Percée (1920)*

C'est l'œuvre d'un vrai poilu, qui connaît son sujet et qui le prouve par une abondance de petits détails typiques qu'un Barbusse ne saurait imaginer et que beaucoup de vrais combattants n'ont pas su donner. Bernier analyse les sentiments des combattants avec une acuité de perception psychologique très rare chez les meilleurs auteurs du front et unique parmi ceux de son âge. Maint sujet rendu banal par les essais médiocres de tant d'écrivains, Bernier le présente d'une façon toute neuve qui donne une intense impression de réalité. Par exemple: le permissionnaire qui cherche vainement à révéler la vérité aux civils, l'angoisse avant l'attaque, l'espoir quand même que les soldats ont au moment de franchir le parapet, malgré ce qu'ils savent des tentatives précédentes. A côté de *La percée*, *Le feu* n'a que des idées plates, banales, mesquines et sans portée: la haine des embusqués, le mépris des bourgeois et des intellectuels à l'abri, les souffrances physiques exagérées au détriment des tortures morales etc.

[p. 573]

Nous avons le droit de parler et seuls les survivants sont les mandataires des morts (p. 66). Or, je vous le dis, ces morts ne devaient pas mourir; la France n'avait que faire de leur trépas. Mais qui parmi les chefs s'enlisa dans les boyaux gris? Celui qui n'a pas compris avec sa chair ne peut vous en parler» (p. 67-68). Il s'agit des attaques de Champagne de février-mars 1915, celles qui remplissaient d'horreur le bon docteur Top au point que, s'il n'avait pas censuré son texte, on l'aurait puni comme défaitiste. Les morts y furent en effet inutiles à la France. Quant à la phrase «Celui qui n'a pas compris avec sa chair...», elle est l'alpha et l'oméga de toute la littérature de guerre par les témoins.

[p. 575]

Pauvres gens consternés qui répétez: «Au vingtième siècle! est-il possible de voir cela!» Mais la voilà la raison pour laquelle vous voyez cela: l'ignorance éternelle, l'ignorance fétiche de la vérité de la guerre. Si au lieu de parler de clairons et de gloire, on eût parlé de larmes et de sang. La guerre! Mais vous l'avez chantée, adorée, elle vous fait frémir d'orgueil et d'ivresse instinctive. Alors de quoi vous plaignez-vous? La guerre, la gloire, la vieille gloire d'autrefois, elle est ressuscitée; vous l'avez! Nous aussi, hélas! Oh! oui, je sais, et c'est votre excuse: la presse, les récits. On nous raconte possédés d'une sainte haine... on nous dit hantés de l'Alsace et de la Lorraine et dévorés de la soif d'aller à l'assaut. Les officiers, n'est-ce pas, modèrent l'ardeur de nos poilus; pour un peu, ils les ligoteraient au fond de la tranchée pour les empêcher d'en sortir » (p. 137-139).

[p. 576]

[note: Ici Jean Bernier va trop loin? Il exagère? Lisez donc le passage de Bertrand de Laflotte sur les fusiliers marins de l'Yser: Leur nervosité est tellement exacerbée par la vie stagnante des tranchées. Les nerfs sont perpétuellement tendus dans l'attente de la marche en avant, de la ruée victorieuse et libératrice... Ils ne se sentent vraiment à leur aise, dans leur élément, que sur la ligne de feu, le poing sur le fusil, la baïonnette toute prête.» (p. 100.)

A propos de Maurice Genevoix, *Sous Verdun (1916)*, *Nuits de guerre (1916)*, *Au seuil des guitounes (1918)*, *La boue (1921)*, *Les Eparges (1923)*.

Parmi tous les auteurs de la guerre, Genevoix occupe le premier rang, sans conteste.

[p.144]

Il n'est pas indifférent de savoir si le maximum de vérité s'obtient par la méthode Genevoix, la méthode Barbusse ou la méthode Jean des Vignes Rouges.

[...]

Quelles sont donc ces qualités de narrateur que je n'ai pas craint d'appeler le génie de Genevoix? Il a su raconter sa campagne de huit mois avec la plus scrupuleuse exactitude, en s'interdisant tout enjolivement dû à l'imagination, mais cependant en ressuscitant la vie des événements et des personnes, des âmes et des opinions, des gestes et des attitudes, des paroles et des conversations. Son récit est l'image fidèle d'une vie qui fut vécue, comme un bon roman est l'image d'une vie fictive mais vraisemblable.

[p. 145]

Genevoix a un passage remarquable sur ces anecdotes qui plaisaient tant à Maurice Barrès, à Victor Giraud, à Charles Le Goffic, à tant d'autres, histoires héroïques comme le *Debout les morts!*, histoires pittoresques, colorées, romanesques, en somme tout ce qui peut constituer pour cette guerre une légende rivale de la Légende de l'Aigle. C'est le soir à la popote des officiers; quelqu'un raconte une anecdote, le fait se serait passé au premier bataillon: «L'histoire est bonne, dit le capitaine de la huitième. Elle mérite d'être vraie, si elle ne l'est pas. – Taisez-vous donc, Maignan! riposte le capitaine Rive [de la septième]. Une légende comme il en naît tous les jours, à la douzaine!....[...] Du moins comprenez ce que j'ai voulu dire: que la guerre n'est pas une course à l'aventure, qu'il est absurde et injuste de la concevoir à travers des récits à panache, à travers des anecdotes héroïques ou simplement savoureuses, enjolivées à plaisir par des gens qui en avaient le temps, parce qu'ils ne se battaient pas. Je sais Maignan, quel homme vous êtes: un mousquetaire. A Cons-la-Granville, vous avez levé votre képi cérémonieusement, à la première balle qui vous sifflait près des oreilles. A Sommaisne, vous étiez debout sur la ligne de vos tirailleurs, et vous vous amusiez au nez des Boches, nonchalamment, à briser du bout de l'index le filet de fumée qui montait de votre pipe. [...]Mais sacrédié! puisque vos hommes sont couchés, contentez-vous donc de rester à genoux! C'est suffisant, croyez-moi. Mon pauvre ami, le temps n'est plus des mousquetaires, ni celui de la guerre en dentelles. Notre guerre à nous manque d'élégance. Elle est âpre, elle est sale; elle est laide. Et nous ne sommes pas des d'Artagnan ni des d'Auteroche, mais de simples braves gens qui essaient de faire tout leur devoir, leur pénible devoir de chaque jour et de chaque heure, sans forfanterie, sans gloriole, consciencieusement... Ce qui est dur, affreusement dur en de certaines heures, ce qu'il faut admirer sur toutes choses et sous peine d'être injuste, c'est le sacrifice tranquille et silencieux que ceux d'entre nous qui sentent et qui comprennent ont consenti de toute leur loyauté (II: p. 201-204)».

[p. 151]

Il faut avouer que tout ça – les cinq jours passés sur le piton, le premier pour l'attaque, les quatre autres pour subir les contre-attaques et le bombardement – que l'auteur raconte en 96 pages (V: p. 87-182), produit à la lecture un effet d'horreur indicible. Je désespère d'en donner une idée, c'est trop long, et chaque page est un chef-d'œuvre de reconstitution de ce que tant de soldats écrivains ont déclaré impossible à raconter. Cet impossible-là, Genevoix l'a réalisé, plus complètement, plus objectivement que personne. Il l'a fait avec une retenue, une simplicité, une clarté qui confondent quand on en conçoit la difficulté. L'auteur s'est bien persuadé que l'horreur d'une telle scène est bien assez puissante telle

qu'elle est; que toute exagération, toute note forcée, tout style apocalyptique ne peuvent qu'affaiblir l'effet de la réalité. Ces 96 pages nous en apprennent plus sur les quatre ans de guerre que tous les mémoires, toutes les histoires, toutes les études stratégiques ne nous en apprennent sur les guerres de Napoléon.

[p. 153]

## 1. Le génocide des Arméniens de l'Empire Ottoman (1915-1917)<sup>4</sup>

ZABEL ESSAYAN

*Parmi les ruines (1911), extraits traduits par Marc Nichanian dans La Révolution nationale, éd. MetisPresses, 2006.*

*Zabel Essayan, écrivaine arménienne ottomane, vivait avant 1915 à Constantinople et à Paris. Elle échappe miraculeusement à la déportation en avril 1915. Après le génocide, elle s'établit en Union soviétique où elle disparaît en 1938. La date de sa mort est disputée, mais l'acte de décès porte la date de 1941. Le grand texte de témoignage de Zabel Essayan ne porte pas sur le génocide de 1915, mais sur les massacres perpétrés en avril 1909 par les autorités et la population turque contre la population arménienne en Cilicie (région d'Adana). Le bilan de ce pogrom est d'environ 30'000 morts et fait suite à la Révolution Jeune Turque qui aboutit à l'instauration d'une monarchie constitutionnelle et à des droits égaux pour toutes les populations de l'Empire Ottoman. Ces massacres contredisent brutalement les espoirs d'émancipation des Arméniens. Zabel Essayan fait partie d'une délégation du Patriarcat arménien de Constantinople qui se rend sur place après le désastre pour évaluer les dégâts et secourir les rescapés.*

### Parmi les ruines

La ville détruite s'étend comme un cimetière sans limites sous le soleil généreux et aveuglant. Des ruines de tous côtés... Rien n'a été épargné. Les églises, les écoles, les habitations ont toutes été réduites à ces tas de pierres difformes et brûlées, du milieu desquels, ici et là, se dresse le squelette des immeubles. D'est en ouest et du nord au sud, jusqu'aux limites lointaines du quartier turc, une haine sans concession et sans pitié a mis la ville à feu et à sang. Et dans cette dévastation cadavérique, de l'intérieur de ces monceaux de cendres à n'en plus finir, se dressent fièrement deux minarets intacts.

Une foule composée de veuves, d'orphelins et de vieillards, couverts de haillons humides de leurs larmes et de leur sang, se présente à nous: c'est tout ce qui reste de la population d'Adana. Ce qui émane d'elle est la tranquillité sombre d'une mer apaisée après la tempête. Dans ses profondeurs se cache la douleur et le deuil inconsolables, qui remontent parfois à la surface. L'espoir de vivre à nouveau, de ressusciter à été assassiné en eux. Si la Faim et la Soif ne les réveillait pas de leur torpeur, la vie se serait éteinte en eux pour toujours.

Ils restent silencieux de longs moments, comme s'ils suivaient le fil de leurs souvenirs. On leur parle, ils ne réagissent pas. Ils ne parviennent pas à se détacher de l'horreur des scènes qu'ils ont vécues et ils expirent des soupirs douloureux qui semblent déchirer leur poitrine: «Aman...».

Parfois encore, ils éclatent en sanglots, leurs figures inondées en une seconde par un jaillissement de larmes tellement puissant que leurs plaintes elles-mêmes sont étouffées par elles. Et leurs visages, de ces visages brunis et asséchés par le labeur au soleil, sont labourés de rides terrifiantes, de grimaces abominables, et toute la foule se tord de désespoir, en proie à une douleur inconsolable. Et il est impossible de se représenter la somme de souffrances représentée par chacun des individus qui composent cette foule.

En effet, il est impossible de saisir et de sentir en une seule fois l'abominable réalité. Celle-ci reste en dehors des limites de l'imagination humaine. Ceux qui l'ont vécue sont

---

<sup>4</sup> Sur l'histoire du génocide des Arméniens, on consultera l'ouvrage de référence de Raymond Kevorkian, *Le génocide des Arméniens*, éd. Odile Jacob, 2006 ; sur la question de la responsabilité turque et l'idéologie génocidaire des Jeunes Turcs, cf. Taner Akçam, *Un acte honteux: Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, éd. Denoël, 2008.

incapables de la raconter en son entier. Tous bégaient, soupirent, pleurent, et ne font que présenter des incidents isolés. Le désespoir et la terreur ont été si énormes que les mères ne reconnaissent pas leurs enfants, des vieillards paralytiques et aveugles furent oubliés dans les demeures. En écoutant les rires d'une masse sauvage et assoiffée de sang, les gens devenaient fous avant de mourir. Des membres amputés et des corps d'enfants encore vibrants de douleur et de vie étaient piétinés dans la panique. Pris entre le feu des fusils et celui de l'incendie, ayant déjà perdu la raison, les enfants, les femmes et les blessés qui s'étaient réfugiés dans les écoles et les églises partaient en fumée, enlacés les uns aux autres...

Mais ni ces histoires individuelles, ni ces épaves d'Arméniens qui s'agitent encore dans les cendres, ni ces orphelins aux yeux douloureux et égarés, encore ivres de terreur, ni les corps de ces veuves qui se tordent au souvenir de leur perte inconsolable, ni même les blessures sanglantes et lancinantes des amputés, ne sont en mesure de nous faire concevoir la sombre énormité de ce qui s'est passé pendant ces journées infernales.

C'est dans les yeux angoissés et agités de terreur que parfois, l'espace d'une seconde, j'ai l'impression de l'apercevoir. Oh, ces yeux! Il y en a qui semblent être devenus aveugles, avoir renoncé à jamais à la joie du soleil, qui paraissent vides comme des abîmes insondables. Il y en a qui regardent sans voir, car une seule image, indélébile, s'est imprimée dans les limites de leur vision. Il y en a qui ont conservé en eux le rythme des flammes terrifiantes dans leur regard. Il y en a enfin dont les pupilles, torturées par la visite incontrôlée des scènes de feu et de sang, sont animées d'un mouvement incessant, comme s'ils aspiraient à la paix de l'aveuglement.

C'est dans cette foule que m'est apparue la silhouette torturée de la mère de Missak, poursuivie par le cauchemar de son fils pendu au gibet, qui se battait la poitrine, qui déchirait ses haillons, qui faisait l'éloge de son fils martyrisé et qui criait, avide de larmes: «Mes yeux sont devenus des sources stériles... Mes fils... Le feu qui brûle dans mon sein a asséché mes yeux... Mes fils... Aman...». C'est là que j'ai vu des mères qui avaient étranglé leurs enfants de leurs mains, pour ne pas être repérées par leurs pleurs dans leurs cachettes. J'y ai vu des mères paralysées, leur langue pendant hors de la bouche, incapables de crier la douleur qu'elles avaient sur le cœur. J'y ai vu des mères devenues folles qui, au lieu d'oublier, revivaient sans cesse l'instant abominable, j'y ai vu celles qui étaient obsédées par le souvenir des leurs, tombés l'un après l'autre devant leurs yeux, et qui ne savaient pas lequel d'entre eux elles devaient pleurer... «Ils les ont alignés là-bas, l'un à côté de l'autre, et ils ont tiré, tiré, tiré, et tous ont comme chaviré et puis ils sont tombés... et c'étaient mon père, mon mari, mes fils, et maintenant je suis seule, comme une chouette qui veille sur les ruines... Akh...»

Parfois aussi elles semblent indifférentes, comme si elles étaient pétrifiées par l'étendue de leur douleur. Sans qu'une seule veine ne frémit sur leur visage tranquille, elles racontent des événements terrifiants. Chacune de leurs paroles suinte de sang. Et soudain, elles s'arrêtent, leurs yeux luisent d'une lumière folle, sans que l'on sache ce qui se profile devant leurs esprits égarés... et elles se mettent à crier, totalement hors d'elles-mêmes, en se raccrochant à notre émotion, en demandant de l'aide à nos larmes, à la proximité de nos sentiments...

Dans la ville en ruines..., dans les cœurs en ruines..., tout semble pulvérisé. Je vois en esprit le mouvement d'une paysanne en proie à la déraison, qui, pour synthétiser tout ce qui est arrivé dans le village, fait un large geste de la main et répète mécaniquement: «Crois-moi si tu veux, tout est foutu, tout est foutu...».

Et ce qui semble irrécupérable et inguérissable dans cette catastrophe sans limites, ce ne sont pas les maisons réduites en cendres, ce ne sont pas les vergers détruits, ce n'est pas même pas le nombre immense des victimes; c'est le sentiment intérieur décourageant qui flotte dans les yeux de tout un chacun, misérablement, désespérément. C'est le sentiment d'un peuple qui a été piétiné, qui a été écrasé par des talons sans pitié. Ces têtes, avides

de lumière et de liberté, qui s'étaient dressées un instant humainement, ont été écrabouillées par une cruauté qui ne connaît pas le pardon. Je suis torturée par cette pensée lorsque je regarde la ville détruite, dont les restes incendiés reçoivent une signification terrifiante et singulière; mais voici également que, dans cette stérilité et ce désespoir de mauvais augure, un rayon d'espoir fleurit...

Dans les ruines, à l'ombre de murs défoncés, des femmes se sont réfugiées et un hamac accroché d'un mur à l'autre se balance doucement. Qui sait ? Ce que l'étendue de notre douleur nous représente comme étant impossible sera peut-être un jour rendu possible grâce au génie inépuisable et inconscient de ce peuple, au génie de la renaissance. Car le pauvre berceau de cet enfant misérable, indifférent au malheur général et sans bornes, fort d'une pulsion de vie invincible, se balance au-dessus de cet immense cimetière, en méprisant aussi bien la misère dévorante de ce peuple martyrisé que la violence monstrueuse de ses assassins.

Aram Andonian

***En ces sombres jours (1919)*, trad. fr. par Hervé Georgelin, éd. MetisPresses, 2007.**

*L'auteur était écrivain et journaliste à Constantinople avant 1915. Il échappe de peu à la rafle du 24 avril 1915, mais se trouve quand même déporté en Syrie où il survit en s'enfuyant vers Alep. En ces sombres jours est le récit presque sur le vif des scènes de la survie dans le camp de concentration de Mesqéné, en Syrie, sur les bords de l'Euphrate en 1916 et 1917, où les déportés mouraient sous les yeux de leurs gardiens. Ce texte est unique parce qu'il n'a aucune distance, aucun discours d'explication ou d'introspection. Il est écrit à la troisième personne, comme si une caméra anonyme s'était promenée dans le camp. Les descriptions sont si précises, crues et brutales qu'elles confinent parfois à l'obscénité. Voici un extrait du 6<sup>e</sup> chapitre. Au-delà des descriptions concrètes, il s'agit de comprendre l'extrême solitude et la perte des déportés, et la violence qui s'exerce entre eux. On est frappé en lisant le récit d'Andonian de la quasi-absence des représentants de l'autorité ottomane. Les scènes se jouent en général à huis-clos, entre déportés pratiquement laissés à eux-mêmes, en l'occurrence dans un camp de réfugiés au Liban. La posture de l'écrivain qui raconte la mort de cet enfant anonyme peut être comparée au geste de Primo Levi à l'égard de l'enfant Hurbinek dans La trêve (cf. ci-dessous).*

#### **POUR UN MORCEAU DE PAIN**

Le camp s'était soudain trouvé dans la confusion. Les déportés étaient sortis des tentes en courant, en toute hâte, apeurés et inquiets à la fois. Incertains comme ils l'étaient, car ils n'avaient encore rien compris, cette peur devenait petit à petit une marque de terreur sur leurs visages contractés par l'angoisse.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? se criaient-ils les uns les autres.

Personne ne savait rien.

Seule une voix lointaine et aiguë, une série de cris incompréhensibles et entrecoupés qui se prolongeait sans cesse, et rien d'autre.

Mais bientôt cette voix se rapprocha et commença à devenir plus distincte.

- Attrapez-le! Attrapez-le! criait quelqu'un.

C'était une femme rondelette, échevelée, pieds nus, d'environ quarante ans, qui courait les jupes au vent, à l'allure de son corps massif livré à la douleur.

Il venait tout juste de pleuvoir et le sol tout couvert de boue glissante rendait difficile cette course à couper le souffle.

La femme, glissait à presque chaque pas, mais cela ne lui coupait pas la voix, elle continuait à crier sans arrêt, sans reprendre souffle.

- Attrapez-le! Attrapez-le!... Pour l'amour de Dieu!

À la main, elle avait un gros morceau de bois, un solide pied de chaise qu'elle agitait menaçante; elle avait dû se mettre à courir de manière tellement subite qu'elle n'avait pas boutonné son corsage et que sa poitrine était restée à moitié ouverte!

[...]

- Attrapez-le!... Pour l'amour de Dieu!... Pour l'amour de vos morts!...

Elle avait complètement perdu le souffle, et désormais les mots qui naissaient difficilement, réussissaient tout juste à sortir de sa bouche comme des syllabes hachées.

Mais désormais ces suppliques étaient superflues, parce qu'on avait déjà attrapé l'enfant.

On l'avait attrapé et arrêté, mais on aurait dit qu'il n'avait pas conscience de ce qui se passait.

Il avait couru pour sauver non pas sa peau mais cette autre chose qui était dans ses paumes et qu'il fourrait à nouveau dans sa bouche, comme il l'avait fait pendant sa course.

Aussi bien ceux qui l'avaient attrapé que les sots qui s'étaient précipités autour d'eux étaient remplis de curiosité. Ils n'avaient pas encore compris pourquoi ce petit fuyait ni pourquoi cette femme le pourchassait.

- Qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ? demandèrent-ils de toutes parts. Mais l'enfant ne les regarda même pas. Assurément, il n'avait pas entendu cette question.

[...]

Fallait-il vraiment lui demander ce qu'il avait fait ? Pourquoi il s'enfuyait ? Pourquoi cette femme le pourchassait ? N'était-ce pas bien simple ce qui était arrivé ?

Ce morceau de pain qu'il se fourrait dans la bouche, il l'avait volé.

Peut-être que depuis des jours pas même une miette n'était entrée dans sa bouche, il arrachait ce pain avec une avidité si épouvantable! Dans ses yeux jouait l'éclat d'un appétit si sauvage! Les si grosses bouchées qu'il arrachait avec une promptitude mécanique, il les descendait l'une après l'autre et, il les avalait sans mâcher. Sa bouche était pleine à tel point que ces profondes fosses qui existaient sur ses joues, s'étaient maintenant changées en comme des gonflements irréguliers semblables à des balles — montagnes mobiles sur l'étendue lisse de son visage.

Il enfournait et grognait, pouvant difficilement avaler ces bouchées terribles qui sans cesse se succédaient l'une à l'autre et qui descendaient dans sa gorge comme des pierres; on aurait dit qu'elles la déchiraient en petits morceaux. C'était tout juste s'il reprenait parfois un peu sa respiration.

Et dans cet engoulement à couper le souffle, cette respiration se changeait en quelque chose d'effroyable; elle faisait bouger en même temps tous les os de son corps desséché, par des secousses terribles qui faisaient croire aux gens, avec une impression d'effroi, que bougeait un squelette qui avait repris vie et que les os qui le constituaient s'entrechoquaient et craquaient, craquaient!...

- Laissez-le partir! crièrent quelques personnes, avec une pointe de justice.

- Quelle pitié! Qui sait depuis combien de jours il a faim comme ça! dirent d'autres encore.

L'enfant n'écoutait toujours pas ces paroles de compassion, parce qu'il était toujours occupé à engloutir son pain avec le même empressement terrible, à perdre le souffle, s'efforçant d'éteindre le feu effroyable de sa faim qui brûlait dans son estomac vide.

Sa bouche était si pleine qu'elle refusait désormais les bouchées enfournées. Et l'enfant, à chaque fois qu'il fourrait un nouveau morceau dans sa bouche, appuyait, appuyait avec force une de ses mains sur ses lèvres pour les fermer, comme s'il avait voulu assurer une fermeture solide, pour que pas même une miette ne tombe par terre.

- Laissez-le! Laissez-le! hurlaient les mêmes personnes.

Et les gens qui avaient attrapé le petit, le laissèrent s'en aller.

Mais il était déjà trop tard.

La femme, cette jolie femme rondelette, était arrivée près d'eux.

Une expression unique, une seule expression, avec l'accent de la rage accumulée au fond de son âme:

- Chien, fils de chien!...

Et tout juste après, ce bout de bois terrible, ce solide pied de chaise s'abattit avec une force insensée sur la tête de l'enfant.

Il s'y abattit et on entendit un bruit sourd. À l'endroit de la bouche, qui avait été remplie, on aurait dit que la tête de l'enfant geignait avec ce bruit.

Parce que l'enfant ne poussa même pas de cri de douleur, bien que le coup fût vif et qu'il eût dessiné sur son front une longue déchirure d'où le sang coulait avec abondance. Il se pencha seulement rapidement et se redressa après avoir ramassé quelque chose du sol.

Ce qu'il avait ramassé était une bouchée de pain à moitié mâchée qui était tombée sous le choc du coup, et que maintenant, avec la boue qu'il avait ramassée en même temps, ainsi qu'avec ce sang qui coulait de la déchirure de son front, il refourrait dans sa bouche, toujours avec le même rôle pénible de désir.

À la vitesse instantanée à laquelle avait eu lieu cette chose effroyable, personne encore n'avait trouvé le temps d'intervenir.

Enragé, écumante, la bave aux lèvres, ce mauvais regard délétère dans les yeux, la femme répéta une nouvelle fois son unique expression, dans laquelle sa vaste colère et son désir de vengeance étaient condensés:

- Chien, fils de chien!...

L'enfant vit que cet abominable morceau de bois s'élevait à nouveau, il allait s'abattre sur lui à nouveau et il fit un mouvement pour y échapper, mais ce mouvement visait plus à protéger le bout de pain resté dans sa main que son corps.

Et, à nouveau, il fourra dans sa bouche une grosse bouchée de pain.

- Ne le frappe pas! Ne le frappe pas! Ça suffit! crièrent les gens, sortant à peine de leur hébètement.

Quelques-uns se jetèrent en avant pour empêcher ce deuxième coup.

Mais, il était à nouveau trop tard.

Le bout de bois s'abattit de nouveau sur l'enfant avec un élan plus sauvage. Cette fois-ci, il rencontra la main droite du petit, cette main dont les doigts avaient serré les petits morceaux de pain, et il était tombé avec une telle vigueur que le pain s'envola de la main, sa bouche se vida de ces bouchées non mâchées qu'il n'avait pas encore pu avaler, et il tomba en poussant un hurlement de douleur sur le bras gauche.

Un bruit comme un craquement fut émis lors de cette chute.

- Jésus! murmura une femme, il est mal tombé...

- Il s'est cassé le bras, disait une autre.

Les gens avaient quand même entouré la femme enragée et l'éloignaient de l'enfant, parce qu'elle n'avait pas encore épuisé son ressentiment, elle voulait encore frapper - frapper, frapper, jusqu'à ce qu'elle l'assassinât.

Et de toutes parts, on lui adressait des remontrances:

- Est-ce que l'on frappe ainsi, pour un morceau de pain ?

- Le garçon s'est cassé le bras...

- Regardez la tête!... Qu'est-ce que cette déchirure ? Qu'est-ce que c'est que ce sang!...

- Quelle histoire pour un morceau de pain!... Nous avons dû voler le monde entier pour arriver jusqu'à ce désert...

- Et ce n'est pas encore fini...

De molles protestations qu'on aurait dit échappées de leurs lèvres involontairement. Lors de leur venue jusque dans ce désert, tous sans exception, ils avaient vu tant de choses inouïes, ils avaient été témoins d'événements si épouvantables que c'en était devenu habituel — les conditions et les spectacles courants de la vie. Cet événement qui avait eu lieu devant leurs yeux, ne les avait même pas révoltés. Ils protestaient, juste pour avoir dit quelque chose.

La femme ne répondait pas. La séparation forcée avec ce petit, avait été l'occasion pour elle de reprendre souffle, de se reposer et elle respirait maintenant à pleins poumons, en soufflant, soufflant, comme le gros fourneau qu'était bien son corps massif, se soulevant et s'abaissant sans cesse à une vitesse pénible — un fourneau de colère.

Car la colère n'était pas retombée en elle; elle était tout aussi inassouvie que la faim du petit. Et ce regard mauvais luisait toujours dans le fond de ses yeux, il luisait avec les

étincelles d'une vengeance inassouvie, qui l'avaient transformée en une chose tout à fait toxique.

Plus loin, les gens s'étaient groupés autour de cet enfant. Il s'était, aurait-on dit, assimilé à la boue, dans laquelle il était tombé; c'était à peine si l'on distinguait sur le sol où il avait formé un tas misérable dans cette chute pitoyable. Une chose fracassée, morcelée dont les restes auraient été amoncelés là.

Son torse nu dont on distinguait clairement les saillies squelettiques des os, sous la peau éclaboussée de boue, s'était affaissé sur le bras cassé, l'épaule s'était enfoncée formant une profonde cavité le long du dos, la taille entièrement dans la boue d'où seul sortait un des pieds. Et maigre comme était ce pied, ce pied avait grossi, grossi de façon démesurée et était devenu quelque chose de fantastique.

Sur tout ce corps, seule la tête était vivante, aurait-on dit; du sommet de cette mince tige qu'était son cou, elle faisait des efforts douloureux pour se relever, pour libérer la bouche de cette mer de boue, pour pouvoir respirer un peu. Mais son visage était quelque chose d'effroyable, défiguré, transformé en une chose chaotique par toutes ces contractions qu'avaient dessinées ces douleurs indicibles — la douleur de son bras cassé, celle de son autre bras aussi qui avait reçu le second coup de bâton, et également celle de sa longue déchirure à la tête.

Mais ce qui altérait le plus ce visage endolori, c'était le sang qui coulait abondamment le long du front, formant des dentelles d'arabesques stupéfiantes qu'il ne cessait d'y dessiner.

Le pauvre petit!... Il n'avait plus crié désormais depuis le hurlement qu'il avait poussé quand son bras fut cassé. Il n'avait pas crié, parce qu'il ne pouvait pas, il n'en avait pas la force! Mais il geignait sans cesse, avec une sorte de grognement misérable, avec un tel râle, un tel râle qu'on aurait dit qu'il retentissait du tréfonds de son être et chantait la douleur des élancements terribles qui limaient l'épave de son corps.

Son corps, de temps à autre, avait de violents mais très brefs frissons, qui laissaient l'impression de petits affaissements. On aurait dit une outre percée et laissée par terre, qui peu à peu se vidait et s'aplatissait. Et à chaque secousse, il s'enfonçait un peu plus dans la boue.

La mort avait déjà commencé à s'étendre en lui, et la vie, ce souffle qui l'emplissait, se vidait, bouffée par bouffée, avec chacun de ces frissons.

Cependant, ses yeux s'obstinaient à demeurer allumés, avec une vitalité indescriptible, qui devenait complètement stupéfiante sur ce corps près de s'éteindre. Écarquillés, comme ils l'étaient depuis la chute, ils fixaient le sol avec fièvre et empressement, comme s'ils voulaient chercher une chose qu'ils devaient bientôt trouver, très bientôt, très vite, avant que ne s'échappât le dernier souffle d'une vie, sur le point de s'enfuir. Le regard qui en sortait, avec la force rapide d'une flèche, voletait d'un point à un autre, s'efforçant de transpercer cette chose désormais impénétrable qu'était la boue du sol.

Que cherchaient-ils là-dedans ? Personne ne pouvait interpréter leur recherche angoissée.

Mais voilà que soudain ils s'arrêtèrent sur un point, où une chose de la grosseur d'un poing d'enfant était enfoncée. Sous la boue qui la recouvrait en entier, elle restait parfaitement méconnaissable — était-ce une pierre ou autre chose ? Mais cette faim désormais insatiable qui avait donné à ses yeux cet éclat débordant de désir vital, et qui resterait vivant en eux, même après l'ultime extinction de la vie, avait, elle, compris ce que c'était.

Même près de mourir, il cherchait encore ce reste de pain qui s'était échappé de sa main quand il était tombé. Et cette chose sans forme, méconnaissable qu'il avait vue finalement, et à laquelle maintenant son regard était collé d'une façon si étroite comme

l'écorce adhère à l'arbre, était en fait ce morceau de pain. Ses yeux ne s'en détachaient pas, craignant qu'après l'avoir retrouvé, il se perdit à nouveau.

Des gens s'étaient approchés pour le relever. D'autres avaient encerclé cette femme rondelette qui, bien que fatiguée, s'était levée pour se jeter à nouveau sur l'enfant.

- Chien, fils de chien! soufflait-elle. Cela fait combien de fois que tu viens voler quand je cuis du pain et que tu te sauves ?

Et ceux qui étaient près d'elle, étaient maintenant contraints de la rudoyer, pour qu'ils puissent la retenir; il y avait encore en elle tant de rage et de désir de vengeance!

- Il est mort... Il va mourir. Ah! Femme! lui criaient-ils. Est-ce que tu ne l'as pas suffisamment battu ?

- Tu l'as tué! rectifiaient d'autres.

Mais l'enfant n'était pas encore mort. Ceux qui s'étaient approchés pour le relever, s'étaient soudain arrêtés, parce qu'il avait commencé à remuer, plus exactement, il faisait une tentative pour bouger. Appuyé sur le bras qu'elle avait frappé, il s'efforçait de lever le torse au-dessus du bras qui s'était cassé, lorsqu'il était tombé.

Un bruit perçant et déchirant, quelque chose comme un bruissement d'os, transperça le coeur de tous ceux qui se trouvaient là...

Ce fut tout le résultat de cet effort douloureux et ingrat.

Tout en râlant, il fit même une deuxième tentative pour se mettre debout, mais, à nouveau, il ne put se lever; tout au contraire, alors que son visage était en proie à des contractions terribles sous l'effet de la douleur, son corps s'enterra un peu plus dans la boue.

Cette fois-ci, de toute la force qui demeurait en lui, il lança le bras droit en avant, vers le morceau de pain, comme s'il voulait de jeter dessus de tout son corps. Mais la main retomba vide, puis après elle sa tête soudain se pencha sur l'épaule, qui traîna un instant, puis commença à s'enfoncer lentement dans la boue.

Cet ultime effort l'avait achevé.

- Il est parti! dirent les gens.

En effet, il était mort désormais.

La boue l'engloutissait, elle l'enveloppait comme un suaire. De la tête, on ne voyait plus que les yeux, et en eux, le regard gelé qui restait encore collé à ce morceau de pain pour lequel il mourait.

On aurait dit qu'au lieu des dents avec lesquelles il n'avait pas pu manger, il le mangeait maintenant avec les yeux...

Zahlé, mai 1917

## HAGOP OSHAGAN

**Interview de 1934 à propos du roman *Mnatsortats*, trad. fr. par Marc Nichanian, *Le roman de la Catastrophe*, éd. MetisPresses, 2008.**

*Hagop Ochagan (1883-1948) est le plus important romancier arménien occidental au XX<sup>e</sup> siècle. Originaire d'un petit village près de Bursa en Anatolie occidentale, il a été le principal animateur de la vie littéraire à Constantinople avant le génocide. Durant la Catastrophe, il se échappe miraculeusement à la déportation, puis sa vie ne connaîtra plus de lieu durable: il vit successivement à Constantinople, Chypre, Jérusalem, et enfin Alep. Ochagan est l'auteur d'un œuvre romanesque monumentale qui dépeint la vie des Arméniens de la province de l'Empire ottoman, autour de 1900. Mnatsortats devait être le roman par lequel les Arméniens pourraient saisir enfin l'ampleur de la catastrophe qui s'était abattue sur eux. Or, Ochagan n'est jamais parvenu à écrire la fameuse troisième partie qui devait en parler, peut-être justement parce qu'il pensait que le rôle de la littérature était de mesurer ce dont il s'agit de porter le deuil. Or, le propre de la catastrophe est précisément de rendre le deuil impossible. Le seul pouvoir de l'écriture est de témoigner pour les absents, les morts, et par là d'affirmer l'impossibilité du deuil. Or précisément, à la place de terminer le roman, Ochagan se lance dans le Panorama de la littérature arméno-occidentale, œuvre monumentale de 5000 pages qui constitue en fait le tombeau des écrivains arméniens assassinés par les Turcs dans le génocide. Le roman de la catastrophe ne pouvait être qu'un monument de deuil. Si on lit les propos d'Ochagan en sachant son échec, on peut saisir la difficulté de la littérature face à l'expérience catastrophique. L'échec d'Ochagan est la difficulté rencontrée par tout témoin qui se met à écrire, de relier la singularité du destin particulier au collectif au nom duquel l'individu a été assassiné.*

*Mnatsortats* tente de réaliser la synthèse de deux réalités bien différentes. Dans un sens très large, le titre désigne un travail qui s'efforce de sauver ce qui reste de notre peuple. C'est-à-dire ce qui demeure à la surface de la terre, digne d'être conservé, de ses mœurs et de son expérience. La génération à venir peut élargir sa conception de l'art et se prendre elle-même pour objet -et c'est son devoir de le faire. Mais elle restera étrangère à ce que les siècles ont accumulé, à ce qui caractérise la sensibilité collective d'un peuple.

[...]

### *Divisions principales*

Pour l'essentiel, l'œuvre est divisée en trois parties. Chacune d'elles va embrasser deux ou trois livres. La première, entièrement consacrée aux questions du sexe et du crime, comprend trois livres, prêts à être publiés. Cette première partie a pour sous-titre «Le chemin de la matrice». Avec le second volume, nous abordons le chemin du sang. Cette partie a pour objet la période de la dictature, les symboles du sentiment révolutionnaire, les prisons turques, les gibets, le fanatisme religieux, les institutions étatiques et civiles, qui se donnèrent la main pour nier notre existence. On y trouvera également évoqués la veillée qui a précédé le désastre de 1915, les machinations fomentées par les Turcs, ville après ville, et finalement le cauchemar sans nom de ces années. C'est-à-dire tout ce que les Turcs ont mis en œuvre contre amis et ennemis, contre les proches et les inconnus, mus par la haine politique. Le titre de cette partie sera «Le chemin du sang». J'ai bon espoir de l'avoir terminé d'ici deux ans.

Le contenu de la troisième partie sera la Déportation. Cette partie aura pour titre «L'Enfer». Bien entendu, ce sera la partie la plus difficile, puisque le pouvoir de la fiction romanesque est insuffisant à lui seul pour l'embrasser tout entier. Il faudra que je mène au moins une étude topologique, que je lise des milliers de récits et des centaines de volumes, de témoignages et de mémoires, avant de commencer à rédiger cette partie. Je ne peux qu'être mélancolique lorsque je me sure ce rêve à l'aune de mes bras.

### *Histoire ou roman ?*

Le projet est loin d'être adéquat à l'immensité de l'entreprise. La vie humaine n'est pas un bras que l'on puisse déployer. Pour raconter de manière précise tout ce qu'un simple village a vécu -et n'oubliez pas que les Turcs ont inventé des tourments par chapitres entiers pour chaque heure de torture endurée par chaque individu- des dizaines et des centaines de livres ne suffiraient pas. D'ailleurs ce qui s'est passé n'est même pas un récit. C'est une tragédie, qui se déroule sur des années, à cette différence près qu'elle a pour scène un monde tout entier et pour acteurs la matière humaine, diversifiée au possible et dotée de la plus grande variété psychologique que l'on puisse imaginer. Pour représenter tout cela par la méthode historique, un seul homme ne saurait suffire. Il en faudrait des dizaines.

[...]

*Mnatsortats* ne sera pas autre chose qu'une succession de tels états, simplement en plus grand nombre. Heureusement, le roman contemporain a cessé depuis belle lurette d'être seulement un palliatif destiné à faciliter la digestion des bourgeois et ne répond plus à la fonction, elle-même humiliante, de fournir un passe-temps aux grandes dames désœuvrées. Des écrivains de talent l'ont désormais enrôlé à un effort de synthèse. Je peux donc lui confier -à ce roman dans sa forme contemporaine- la tâche d'explorer tous les traits secondaires en marge des états psychologiques qui constituent mon objet principal: la pensée, la résolution ou l'accentuation des dilemmes spirituels, le recours parfois aux sensations les plus primitives, parfois à l'animal dans toute son épaisseur, parfois encore à la bête brute qui se fait les griffes sur le velours de nos passions, bref tout ce que les poisons qui s'accumulent et qui fleurissent dans l'inconscient des peuples, tout ce que les courants épisodiques de l'histoire et les caprices du temps déchaînent dans le sein d'hommes pacifiques. Tout ceci peut être utilisé dans la structure ouverte qu'est le roman.

[...]

### *Individus et expérience collective*

[...] Aux côtés de ces grandes figures, je donnerai la préférence aux gens du commun, ceux que le récit rencontrera sur sa route, qui joueront un petit rôle pour disparaître ensuite. Ce faisant, mon but est de sauver de l'oubli autant de gens qu'il est possible. Ceux qui ont feuilleté les chroniques de nos historiens ont constaté, le cœur amer, que les gens étaient absents de ces milliers et milliers de pages, d'une absence irrémédiable. Plus j'introduirai de figures humaines, en dessinant leurs traits rapidement et en leur donnant une certaine densité spirituelle, plus nombreuses seront les facettes que j'aurai sauvées de l'âme de notre peuple. Il est possible que ces figures secondaires alourdissent le roman. Mais pour moi, l'ambition qui soutient ce roman n'est pas celle d'une curiosité superficielle. J'ai transporté le centre d'intérêt vers les restes de notre peuple qu'il me faut sauver. Et puisque la moitié du roman sera consacrée à notre dernière catastrophe, on voit venir le point où les individus cesseront d'avoir du poids et où c'est la masse qui entrera en scène.

La Catastrophe, infinie mais étrangement uniforme, échappe à l'artiste qui veut l'embrasser tout entière, car la condition de l'art est la diversité. La critique qui a été soulevée contre les analyses connues sous le nom de «littérature de guerre» est tout aussi pertinente pour n'importe quel travail qui prendra son sujet dans notre Extermination. Sur une route qui s'étire sur des milliers de kilomètres, presque partout ce sont des gens que l'on égorge dans des conditions identiques et d'autres qui égorgent. En face de cette étendue et de cette uniformité, mon effort va être de transporter l'intérêt vers les états psychologiques. Des moments très approfondis, avec une multiplicité d'angles d'approche. Un écoulement fait de sang, d'âme, de crime et de péché, examiné d'infiniment près, et qui se détache sur un fond d'événements. Une sorte de pointillisme. Une sorte de juxtaposition d'états grands et petits, qui verront leurs ressemblances fondre et s'effacer dans une action d'ensemble, mais qui laisseront apparaître leurs particularités, incarnées et diverses.

## 2. La Shoah, la destruction des Juifs d'Europe

La production de littérature de témoignages suite à la Shoah et à la Seconde Guerre mondiale est énorme. Elle est d'autant plus volumineuse que les survivants pratiquaient tous l'une ou l'autre langue européenne, et donc relativement accessible. Primo Levi en italien, Robert Antelme en français, Victor Klemperer en allemand, chaque culture européenne a ses témoins privilégiés. Cette littérature de témoignages, qui est bien souvent une littérature dite «des camps», a désormais ses classiques, ses inédits et ses ouvrages méconnus.

### VIKTOR KLEMPERER

***LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich (1945), trad. fr. par Elisabeth Guillot, éd. Pocket, 1998.***

*Victor Klemperer (1881-1960), issu d'une famille juive assimilée depuis de nombreuses générations, était professeur de littérature française à l'Université de Dresde de 1920 à 1933. Durant le III<sup>e</sup> Reich, longtemps «protégé» par le fait que sa femme n'était pas juive, il tient scrupuleusement un journal dans lequel il note toutes les particularités de la langue employée par les nazis et la manière dont elle concourt à leur entreprise guerrière et destructrice. Tout en suivant ses observations linguistiques, on suit également le rétrécissement de son espace de vie, les privations et les humiliations imposées par les autorités nazies. C'est finalement les bombardements alliés sur Dresde qui le sauveront de la déportation en 1944. Son ouvrage, LTI (Lingua Tertii Imperii -La langue du Troisième Empire) était prêt peu après la libération et constitue à la fois le témoignage des humiliations quotidiennes subies par un homme du fait de sa qualification de «juif» et aussi une étude précieuse du fonctionnement et de la force du langage totalitaire, de la manière dont un régime tel que celui des nazis a corrompu la langue et l'a mise à son service.*

Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Étaient-ce les discours isolés de Hitler et de Goebbels, leurs déclarations à tel ou tel sujet, leurs propos haineux sur le judaïsme, sur le bolchevisme ?

Non, incontestablement, car beaucoup de choses demeuraient incomprises par la masse ou l'ennuyaient, du fait de leur éternelle répétition. Combien de fois dans les restaurants, du temps où, sans étoile, j'avais encore le droit d'y entrer, combien de fois à l'usine, pendant l'alerte aérienne, alors que les Aryens avaient leur salle à eux et les Juifs aussi, et c'était dans la pièce aryenne que se trouvait la radio (et le chauffage et la nourriture), combien de fois n'ai-je pas entendu le bruit des cartes à jouer qui claquaient sur la table et les conversations à voix haute au sujet des rations de viande et de tabac et sur le cinéma, tandis que le Führer ou l'un de ses paladins tenaient de prolixes discours, et après on lisait dans les journaux que le peuple tout entier les avait écoutés attentivement. Non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. On a coutume de prendre ce distique de Schiller, qui parle de la «langue cultivée qui poétise et pense à ta place», dans un sens purement esthétique et, pour ainsi dire, anodin. Un vers réussi, dans une «langue cultivée», ne prouve en rien la force poétique de celui qui l'a trouvé; il n'est pas si difficile, dans une langue éminemment cultivée, de se donner l'air d'un poète et d'un penseur.

Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic: on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir. Si quelqu'un, au lieu d'«héroïque et vertueux», dit pendant assez longtemps «fanatique», il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut pas être un héros. Les vocables «fanatique» et «fanatisme» n'ont pas été inventés par le Troisième Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur et les a employés plus fréquemment en un jour que d'autres époques en des années. Le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. La langue nazie renvoie pour beaucoup à des apports étrangers et, pour le reste, emprunte la plupart du temps aux Allemands d'avant Hitler. Mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.

[p. 39]

## PRIMO LEVI

***Si c'est un homme (1946)*, trad. fr. par Martine Schruoffeneger, in *Œuvres*, éd. Robert Laffont, 2005, pp. 1-157.**

*Primo Levi (1919-1987), chimiste, issu d'une famille juive de Turin, s'engage dans la Résistance, est arrêté durant l'hiver 1943-1944, puis déporté à Auschwitz, où il survit notamment grâce au fait qu'il est affecté au laboratoire de chimie de l'usine de caoutchouc de Monowitz (Auschwitz III). Levi travaille après son retour de déportation dans une fabrique de vernis dont il deviendra le directeur. En parallèle, il connaît une carrière d'écrivain qui commence par le témoignage de sa survivance, mais qui se poursuit par une œuvre de fiction. Il se donne la mort en avril 1987. On trouvera ici des extraits de ses trois ouvrages sur sa déportation, écrits à peu près à 20 ans d'intervalle.*

### ***Toucher le fond***

Alors pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte: la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition quasi prophétique, la réalité nous apparaît: nous avons touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas: il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient: ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom: et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste.

Nous savons, en disant cela, que nous serons difficilement compris, et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais que chacun considère en soi-même toute la valeur, toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux mille petites choses qui nous appartiennent et que même le plus humble des mendiants possède: un mouchoir, une vieille lettre, la photographie d'un être cher. Ces choses-là font partie de nous presque autant que les membres de notre corps, et il n'est pas concevable en ce monde d'en être privé, qu'aussitôt nous ne trouvions à les remplacer par d'autres objets, d'autres parties de nous-mêmes qui veillent sur nos souvenirs et les font revivre.

Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède: ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité -car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même; ce sera un homme dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain, si ce n'est, tout au plus, le critère d'utilité. On comprendra alors le double sens du terme «camp d'extermination» et ce que nous entendons par l'expression «toucher le fond». [pp. 18-19]

### ***Initiation***

Les lavabos sont un lieu peu accueillant: une salle mal éclairée et remplie de courants d'air, avec un sol de briques recouvert d'une couche de boue; l'eau n'est pas potable, elle a une odeur écœurante, et reste souvent coupée pendant des heures. Les murs sont décorés de curieuses fresques édifiantes: on y voit par exemple le bon Häftling, représenté torse nu en train de savonner avec enthousiasme un crâne rose et bien tondu, tandis que le mauvais Häftling, affligé d'un nez crochu fortement accusé et d'un teint verdâtre, engoncé dans des habits tout tachés, trempe un doigt prudent dans l'eau du lavabo. Sous le premier on lit: «*So bist du rein*» («Comme ça tu es propre»), sous le second «*So gehst du ein*» («comme ça tu

cours à ta perte»; et plus bas, dans un français approximatif mais en caractères gothiques: «La propreté, c'est la santé». [...]

Je dois l'avouer: au bout d'une semaine de captivité, le sens de la propreté m'a complètement abandonné. Me voilà traînant les pieds en direction des robinets lorsque je tombe sur l'ami Steinlauf, torse nu, occupé à frotter son cou et ses épaules de quinquagénaire sans grand résultat (il n'a pas de savon) mais avec une extrême énergie. Steinlauf m'aperçoit, me dit bonjour et de but en blanc me demande sévèrement pourquoi je ne me lave pas. Et pourquoi devrais-je me laver ? Est-ce que par hasard je m'en trouverais mieux ? Est-ce que je plairais davantage à quelqu'un ? Est-ce que je vivrais un jour, une heure de plus ? Mais pas du tout, je vivrais moins longtemps parce que se laver représente un effort, une dépense inutile de chaleur et d'énergie. [...]

Mais Steinlauf me rabroue. Sa toilette terminée, le voilà maintenant en train de s'essuyer avec la veste de toile qu'il tenait jusque là roulée en boule entre ses genoux et qu'il enfilerait ensuite, et sans interrompre l'opération il entreprend de me donner une leçon en règle.

Je ne me souviens plus aujourd'hui, et je le regrette, des mots clairs en directs de Steinlauf, l'ex-sergent de l'armée austro-hongroise, croix de fer de la guerre de 14-18. Je le regrette parce qu'il me faudra traduire son italien rudimentaire et son discours si clair de brave soldat dans mon langage d'homme incrédule. Mais le sens de ses paroles, je l'ai retenu pour toujours: c'est justement, disait-il, parce que le Lager est une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes que nous ne devons pas devenir des bêtes; puisque même ici il est possible de survivre, nous devons vouloir survivre, pour raconter, pour témoigner; et pour vivre, il est important de sauver au moins l'ossature, la charpente, la forme de la civilisation. Nous sommes des esclaves, certes, privés de tout droit, en butte à toutes les humiliations, voués à une mort presque certaine, mais il nous reste encore une ressource et nous devons la défendre avec acharnement parce que c'est la dernière: refuser notre consentement. Aussi est-ce pour nous un devoir envers nous-mêmes que de nous laver le visage sans savon dans de l'eau sale, et de nous essuyer avec notre veste. Un devoir de cirer nos souliers, non certes parce que c'est écrit dans le règlement, mais par dignité et par propreté. Un devoir enfin de nous tenir droits et de ne pas traîner nos sabots, non pas pour rendre hommage à la discipline prussienne, mais pour rester vivants, pour ne pas commencer à mourir.

[...]

[pp. 28-30]

### ***Les élus et les damnés***

Ainsi s'écoule la vie ambiguë du Lager, telle que j'ai eu et aurai l'occasion de l'évoquer. C'est dans ces dures conditions, face contre terre, que bien des hommes de notre temps ont vécu, mais chacun d'une vie relativement courte; aussi pourra-t-on se demander si l'on doit prendre en considération un épisode aussi exceptionnel de la condition humaine, et s'il est bon d'en conserver le souvenir.

Eh bien, nous avons l'intime conviction que la réponse est oui. Nous sommes persuadés en effet qu'aucune expérience humaine n'est dénuée de sens ni indigne d'analyse, et que bien au contraire l'univers particulier que nous décrivons ici peut servir à mettre en évidence des valeurs fondamentales, sinon toujours positives. Nous voudrions faire observer à quel point le Lager a été, aussi et à bien des égards, une gigantesque expérience biologique et sociale.

[...]

Un fait nous paraît digne d'attention: il existe chez les hommes deux catégories particulièrement bien distinctes, que j'appellerai métaphoriquement les élus et les damnés. [...] Cette distinction est beaucoup moins évidente dans la vie courante, où il est rare qu'un homme se perde, car en général l'homme n'est pas seul et son destin, avec ses hauts et ses bas, reste lié à celui des êtres qui l'entourent. Aussi est-il exceptionnel qu'un individu grandisse indéfiniment en puissance ou qu'il s'enfonce inexorablement de défaite en

défaite, jusqu'à la ruine totale. D'autre part, chacun possède habituellement de telles ressources spirituelles, physiques, et même pécuniaires, que les probabilités d'un naufrage, d'une incapacité de faire face à la vie, s'en trouvent encore diminuées. Il s'y ajoute aussi l'action modératrice exercée par la loi, et par le sens moral qui opère comme une loi intérieure; on s'accorde en effet à reconnaître qu'un pays est d'autant plus évolué que les lois qui empêchent le misérable d'être trop misérable et puissant trop puissant y sont plus sages et efficaces.

Mais au Lager il en va tout autrement: ici la lutte pour la vie est implacable car chacun est désespérément et féroce ment seul. Si un quelconque Null Achtzehn vacille, il ne trouvera personne pour lui tendre la main, mais bien quelqu'un qui lui donnera le coup de grâce, parce que ici personne n'a intérêt à ce qu'un «musulman»<sup>5</sup> de plus se traîne chaque jour au travail; et si quelqu'un, par un miracle de patience et d'astuce, trouve une nouvelle combine pour échapper aux travaux les plus durs, un nouveau système qui lui rapporte quelques grammes de pain supplémentaires, il gardera jalousement son secret, ce qui lui vaudra la considération et le respect général, et lui rapportera un avantage strictement personnel; il deviendra plus puissant, on le craindra, et celui qui se fait craindre est du même coup un candidat à la survie.

On a parfois l'impression qu'il émane de l'histoire de la vie une loi féroce qu'on pourrait énoncer ainsi: «Il sera donné à celui qui possède, il sera pris à celui qui n'a rien». Au Lager où l'homme est seul et où la lutte pour la vie se réduit à son mécanisme primordial, la loi inique est ouvertement en vigueur et unanimement reconnue. Avec ceux qui ont su s'adapter, avec les individus forts et rusés, les chefs eux-mêmes entretiennent volontiers des rapports, parfois presque amicaux, dans l'espoir qu'ils pourront peut-être plus tard en tirer parti. Mais les «musulmans», les hommes en voie de désintégration, ceux-là ne valent même pas la peine qu'on leur adresse la parole, puisqu'on sait d'avance qu'ils commenceraient à se plaindre et à parler de ce qu'ils mangeaient quand ils étaient chez eux. Inutile à plus forte raison de s'en faire des amis: ils ne connaissent personne d'important au camp, ils ne mangent rien en dehors de leur ration, ne travaillent pas dans des Kommandos intéressants et n'ont aucun moyen secret de s'organiser. Enfin, on sait qu'ils sont là de passage, et que d'ici quelques semaines il ne restera d'eux qu'une poignée de cendres dans un des champs voisins, et un numéro matricule coché dans un registre. Bien qu'ils soient ballottés et confondus sans répit dans l'immense foule de leurs semblables, ils souffrent et avancent dans une solitude intérieure absolue, et c'est encore en solitaires qu'ils meurent ou disparaissent, sans laisser de traces dans la mémoire de personne.

[pp. 67-68]

---

<sup>5</sup> [Note de l'auteur] «*Musulmann* : c'est ainsi que les anciens du camp surnommaient, j'ignore pourquoi, les faibles, les inadaptés, ceux qui étaient voués à la sélection».

N.B. Le chapitre II de *Ce qui reste d'Auschwitz*, de Giorgio Agamben, contient un long commentaire sur la question du «musulman» d'Auschwitz, autant sur l'origine du mot que sur le sens de cette condition de ceux qui commençaient à mourir.

## PAUL CELAN

### Fugue de mort (1945) et Gloire de cendres (1964)

*Paul Celan (1920-1970), Paul Antschel de son vrai nom, natif d'une famille juive germanophone de Czernowitz en Roumanie (aujourd'hui en Ukraine), passe la guerre en Roumanie, est déporté dans un camp de concentration, perd ses deux parents également déportés en 1944. En 1948, Celan s'établit à Paris où il vit comme traducteur et enseignant d'allemand. Malgré la distance et la difficulté de son œuvre, il obtient une reconnaissance rapide en Allemagne, notamment à travers la réception du prix Büchner en 1960, qui donne lieu à un texte très important sur le sens de la poésie intitulé Le Méridien. Les deux poèmes ci-dessous sont parmi les plus célèbres de Celan. La Fugue de mort est tirée de son premier recueil Pavot et mémoire publié en 1948, tandis que Gloire de cendres est tirée du recueil Renverse du souffle paru en 1967. Ce dernier texte a suscité un commentaire très éclairant sur l'autorité du témoin par le philosophe Jacques Derrida («Poétique et politique du témoignage», in Cahier de l'Herne Derrida). La juxtaposition de ces deux textes donne à voir la continuité du motif de la cendre et en même temps l'évolution du style poétique de l'auteur. La traduction est celle de Jean-Pierre Lefebvre publiée dans la collection Poésie aux éditions Gallimard en 1998.*

#### Fugue de mort

Lait noir de l'aube nous le buvons le soir  
le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit  
nous buvons et buvons  
nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré  
Un homme habite la maison qui joue avec les serpents qui écrit  
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes cheveux d'or  
il écrit ces mots et s'avance sur le seuil et les étoiles tressaillent il siffle ses grands chiens  
il siffle et fait sortir ses juifs et creuser dans la terre une tombe  
il nous commande allons jouez pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons le matin puis à midi nous te buvons le soir  
nous buvons et buvons  
Un homme habite la maison qui joue avec les serpents qui écrit  
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes cheveux d'or  
Tes cheveux cendre Sulamith nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré

Il crie enfoncez plus vos bêches dans la terre vous les uns et vous autres chantez et jouez  
il attrape le fer à sa ceinture il le brandit ses yeux sont bleus  
enfoncez plus les bêches vous les uns et vous autres jouez encore pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi et le matin nous te buvons le soir  
nous buvons et buvons  
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or  
tes cheveux cendre Sulamith il joue avec les serpents

Il crie jouez plus douce la mort la mort est un maître d'Allemagne  
il crie plus sombres les archets et votre fumée montera vers le ciel  
vous aurez une tombe alors dans les nuages où l'on n'est pas serré

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit

te buvons à midi la mort est un maître d'Allemagne  
nous te buvons le soir et le matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître d'Allemagne  
il t'atteint d'une balle de plomb et il ne te manque pas  
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or  
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre une tombe dans le ciel  
il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître d'Allemagne

tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux cendre Sulamith

**GLOIRE DE CENDRES** derrière  
tes mains nouées-ébranlées  
au trois-chemins

Naguère Pontique: ici,  
simple goutte,  
sur  
la pale d'aviron noyée,  
tout au fond  
du serment pétrifié,  
on entend soudain sa rumeur.

(Sur la corde de souffle  
verticale, autrefois,  
plus haute qu'en haut,  
entre deux nœuds de douleur, tandis  
que la luisante  
Lune des Tartares grimpait vers nous,  
je me suis affouillé en toi et en toi.)

Gloire de  
cendres  
derrière vous mains  
de trois-chemins.

Les dés jetés, depuis l'Est,  
devant vous, terribles.

Personne  
ne témoigne pour le  
témoin.

## ROBERT ANTELME

### ***L'espèce humaine (1947), éd. Gallimard, 1957.***

*Robert Antelme (1917-1990) travaillait dans une maison d'édition à Paris. Il s'engage en 1943 dans la Résistance. Arrêté en juin 1944, il est déporté au camp de concentration de Buchenwald, d'où il est transféré à Gandersheim, un camp de travail dépendant de Buchenwald et situé dans la région de Göttingen. L'espèce humaine est l'un des textes les plus influents, à partir desquels on a forgé notamment l'expression «littérature des camps». C'est probablement l'un des textes les plus précis et les plus concrets sur le fonctionnement psychologique et sociologique de l'univers concentrationnaire.*

Vendredi Saint. Vers 7 heures, en rentrant de l'usine, quelques copains se sont réunis, ils se sont assis sur les bords de deux lits voisins. Certains parmi eux sont croyants, d'autres non.

Mais c'est le Vendredi Saint. Un homme avait accepté la torture et la mort. Un frère. On a parlé de lui.

Un copain avait réussi à récupérer une vieille bible à Buchenwald. Il lit un extrait de l'Evangile.

L'histoire d'un homme, rien que d'un homme, la croix pour un homme, l'histoire d'un seul homme. Il peut parler, et les femmes qui l'aiment sont là. Il n'est pas déguisé, il est beau, en tout cas, il a de la chair fraîche sur les os, il n'a pas de poux, il peut dire des choses nouvelles et, si on le nargue, c'est qu'on est tenté du moins de le considérer comme quelqu'un.

Une histoire. Une passion. Au loin, une croix. Faible croix, très loin. Belle histoire.

K... est mort, lui, et on ne l'a pas reconnu.

Des copains sont morts en disant: «Les vaches, les fumiers...»

Les petits tziganes de Buchenwald asphyxiés comme des rats.

M.-L. A... morte, squelette, rasée.

Toutes les cendres sur la terre d'Auschwitz.

La voix du copain passe. Faible histoire, fluette, belle histoire dérisoire.

Un autre copain -il ne croit pas- parle de la liberté de cet homme. Il avait accepté, dit-il. Jeanneton aussi dans la cellule à Fresnes avait accepté. Il nous avait dit: «J'ai l'honneur de vous annoncer que je suis condamné à mort.»

Et ici peut-être aussi quelques-uns acceptent, comprennent, trouvent tout ça *régulier*.

Belle histoire du surhomme, ensevelie sous les tonnes de cendres d'Auschwitz. On lui avait permis d'avoir une histoire.

Il parlait d'amour, et on l'aimait. Les cheveux sur les pieds, les parfums, le disciple qu'il aimait, la face essuyée...

On ne donne pas les morts à leur mère ici, on tue la mère avec, on mange leur pain, on arrache l'or de leur bouche pour manger plus de pain, on fait du savon avec leur corps. Ou bien on met leur peau sur les abat-jour des femelles SS. Pas de traces de clous sur les abat-jour, seulement des tatouages artistiques.

«Mon père, pourquoi m'avez-vous...»

Hurlements des enfants que l'on étouffe. Silence des cendres répandues sur une plaine.

[pp.194-205]

– *Du, komm hier!* Il a désigné le vieux qui avait ces énormes anthrax dans le dos. Le vieux sort de la colonne, la figure épuisée, les yeux hagards. Il reste sur le bord de la route près du blockführer. On le regarde. Il a encore cinq minutes à vivre sur le bord de la route. On passe. Nous ne pouvons rien faire. Nous sommes complètement épuisés, la plupart incapables même de courir.

Le SS continue:

– *Du, komme hier!*

C'est un autre Italien qui sort, un étudiant de Bologne. Je le connais. Je le regarde. Sa figure est devenue rose. Je le regarde bien. J'ai encore ce rose dans les yeux. Il reste sur le bord de la route. Lui non plus, il ne sait que faire de ses mains. Il a l'air confus. On passe devant lui. Personne ne le tient au corps, il n'a pas de menottes, il est seul au bord de la route, près du fossé; il ne bouge pas. Il attend Fritz, il va se donner à Fritz. On passe. La «pêche» continue. Maintenant ce sont les Français qui passent. On se redresse pour ne donner aucun signe de fatigue. J'ai enlevé mes lunettes pour ne pas me faire repérer. On essaye de se camoufler le mieux possible sur le côté droit de la colonne opposé à celui des SS. On marche vite en baissant les yeux, en profitant d'un plus grand que soi pour se cacher derrière lui. Surtout il ne faut pas rencontrer le regard du SS.

L'humidité de l'œil, la faculté de juger, c'est ça qui donne envie de tuer. Il faut être lisse, terne, déjà inerte. Chacun porte ses yeux comme un danger.

Le SS est revenu vers les Italiens.

Un autre.

Il sort de la colonne et reste aussi sur le bord de la route.

Quelques instants passent.

La rafale. Toujours la même chose, les coups en vrac, comme un tombereau qu'on renverse, puis des coups isolés. Sonorité terrible. Ça entre dans le dos, ça pousse en avant. Silence du bois. Ce n'est pas le bruit de la chasse, ni le bruit de la guerre. C'est un bruit de frayeur solitaire, de terreur nocturne, diabolique. Le dernier coup isolé est pour un œil qui brille encore.

La terreur grandit dans la colonne toujours silencieuse et qui avance toujours à la même allure. [...] On a vu la mort sur l'Italien. Il est devenu rose après que le SS lui a dit: *Du, komm hier!* Il a dû regarder autour de lui avant de rosir, mais c'était lui qui était désigné, et quand il n'a plus douté il est devenu rose. Le SS qui cherchait un homme, n'importe lequel, pour faire mourir, l'avait «trouvé» lui. Et lorsqu'il l'a eu trouvé, il s'en est tenu là, il ne s'est pas demandé: pourquoi lui plutôt qu'un autre? Et l'Italien, quand il a eu compris qu'il s'agissait bien de lui, a lui-même accepté ce hasard, ne s'est pas demandé: pourquoi moi plutôt qu'un autre? Celui qui était à côté de lui a dû sentir la moitié de son corps mis à nu.

On ne parle pas. Chacun essaye d'être prêt. Chacun a peur pour soi; mais jamais peut-être on ne s'est senti aussi solidaire les uns des autres, aussi remplaçable par n'importe quel autre. [...] Prêt à mourir, je crois qu'on l'est, prêt à être désigné au hasard pour mourir, non. Si ça vient sur moi, je serai surpris, et ma figure deviendra rose comme celle de l'Italien.

[pp. 240-242]

30 avril. -Dachau a duré douze ans. Quand j'étais au collège, ce block où nous sommes existait, ce barbelé électrifié aussi. Pour la première fois depuis 1933, des soldats sont entrés ici, qui ne veulent pas le mal. Ils donnent des cigarettes et du chocolat. [...]

Les types sortent des blocks, ils vont renifler un peu la Libération. Ceux de notre block ne peuvent pas aller sur la grande place du camp, parce qu'ils ont encore leurs poux; alors, ceux qui peuvent encore marcher vont sur l'avenue qui longe le barbelé. Là, il y a des tas d'ordures qui brûlent, et, comme il fait froid, ils se chauffent aux foyers. Les quelques soldats qui sont de ce côté ont déjà donné leurs cigarettes. Il n'y a rien à dire ni à faire; on regarde les soldats avec leurs mitraillettes, et on se chauffe près des ordures.

[...]

On est gentil avec eux, et eux aussi sont gentils. Quand on leur dit: «Vous allez manger», ils le croient. Depuis hier, ils ne se méfient plus de rien. Cependant, ils ne peuvent pas dire que ces soldats-là les aiment particulièrement. Ce sont des soldats. Ils viennent de loin, du Texas, par exemple, ils ont vu beaucoup de choses. Cependant, ils ne s'attendaient pas à cela. Ils viennent de soulever le couvercle d'une drôle de marmite. C'est une drôle de ville. Il y a des morts par terre, au milieu des ordures et des types qui se promènent autour. Il y en a qui regardent lourdement les soldats. Il y en a aussi, couchés par terre, les yeux ouverts, qui ne regardent plus rien. Il y a aussi des types qui parlent correctement et qui savent des choses sur la guerre. Il y a aussi des types qui s'assoient à côté des ordures et qui gardent la tête basse, indéfiniment.

Il n'y a pas grand chose à leur dire, pensent peut-être les soldats. On les a libérés. On est leurs muscles et leurs fusils. Mais on n'a rien à dire. C'est effroyable, ou, vraiment, ces Allemands sont plus que des barbares! *Frightful, yes, frightful!* Oui, vraiment, effroyable.

Quand le soldat dit cela à haute voix, il y en a qui essaient de lui raconter des choses. Le soldat, d'abord écoute, puis les types ne s'arrêtent plus: ils racontent, ils racontent, et bientôt le soldat n'écoute plus.

Certains hochent la tête et sourient à peine en regardant le soldat, de sorte que le soldat pourrait croire qu'ils le méprisent un peu. C'est que l'ignorance du soldat apparaît, immense. Et au détenu sa propre expérience se révèle pour la première fois, comme détachée de lui, en bloc. Devant ce soldat, il sent déjà surgir en lui sous cette réserve, le sentiment qu'il est en proie désormais à une sorte de connaissance infinie, intransmissible.

D'autres encore disent avec le soldat et sur le même ton que lui: «Oui, c'est effroyable!» Ceux-ci sont bien plus humbles que ceux qui ne parlent pas. En reprenant l'expression du soldat, ils lui laissent penser qu'il n'y a pas place pour un autre jugement que celui qu'il porte; ils lui laissent croire que lui, soldat qui vient d'arriver, qui est propre et fort, a bien saisi toute cette réalité, puisque eux-mêmes, détenus, disent en même temps que lui, la même chose, sur le même ton; qu'ils l'approuvent en quelque sorte.

Enfin, certains semblent avoir tout oublié. Ils regardent le soldat sans le voir.

Les histoires que les types racontent sont toutes vraies. Mais il faut beaucoup d'artifice pour faire passer une parcelle de vérité, et, dans ces histoires, il n'y a pas cet artifice qui a raison de la nécessaire incrédulité. Ici il faudrait tout croire, mais la vérité peut être plus lassante à entendre qu'une fabulation. Un bout de vérité suffirait, un exemple, une notion. Mais chacun ici n'a pas qu'un exemple à proposer, et il y a des milliers d'hommes. Les soldats se baladent dans une ville où il faudrait ajouter bout à bout toutes les histoires, où rien n'est négligeable. Mais personne n'a ce vice. La plupart des consciences sont vite satisfaites et, avec quelques mots, se font de l'inconnaissable une opinion définitive. Alors ils finissent par nous croiser à l'aise, se faire au spectacle de ces milliers de morts et de mourants.

*Inimaginable*, c'est un mot qui ne se divise pas, qui ne restreint pas. C'est le mot le plus commode. Se promener avec ce mot en bouclier, le mot du vide, et le pas s'assure, se raffermir, la conscience se reprend.

[pp. 300-302]

## CHARLOTTE DELBO

### **Le convoi du 24 janvier, Les éditions de Minuit, 1965**

*Charlotte Delbo est une résistante, déportée à Auschwitz en janvier 1943. En 1965, elle publie Le convoi du 24 janvier. Il s'agit du convoi de deux cent trente femmes parti de Compiègne le 23 janvier 1943, arrivé à Auschwitz le 27 janvier. Charlotte Delbo propose une courte biographie pour chacune des déportées, classée par ordre alphabétique. Elle précise leur numéro et les conditions de leur mort ou de leur survie. A la page 100, elle insère son autobiographie.*

«Auschwitz, N° 31 661.

Un bon numéro, puisqu'on peut encore le lire sur mon bras gauche. Sauf que je ne suis pas allée au revier de Birkenau quand j'ai eu le typhus, mon itinéraire est celui de Madeleine Doiret.

Née le 10 août 1913 à Vigneux-sur-Seine, Seine-et-Oise. Aînée de quatre. Père chef monteur.

J'ai adhéré à la Jeunesse communiste en 1932, rencontré Georges Dudach en 1934.

Mon plus jeune frère, âgé de dix-huit ans, F. F. I. engagé dans l'armée de Lattre, a été tué au passage du Rhin le 9 avril 1945. Je l'ai appris en rentrant, le 23 juin 1945, et j'ai senti ma volonté s'en aller. J'ai dû la rappeler bien souvent depuis.

Homologuée adjudant-chef dans la R. I. F.»

*Elle précise également les conditions de son engagement dans la résistance.*

«Un dimanche de septembre 1941, à Buenos-Aires, je me suis assise sur un banc, dans un square, pour lire la Razon, que je venais d'acheter. Dans les nouvelles de France, celles que je cherchais d'abord, j'apprends qu'André Woog a été guillotiné à Paris — André Woog, un jeune architecte de nos amis, communiste, avait été arrêté en avril 1941, par des policiers français dans une chambre où il logeait sous un faux nom, où étaient entreposés des tracts contre les nazis. J'avais connu son arrestation avant de quitter la France, en mai 1941. Je ne savais pas qu'il risquait la guillotine, parce qu'en droit il ne la risquait pas : il a été condamné à mort par le tribunal spécial créé en août 1941 par Pétain pour juger les terroristes. La justice était rétro-active alors. J'ai couru à l'Alvéar, où était Louis Jouvét.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me dit Jouvét, encore en robe de chambre. Calme-toi.

— Monsieur Jouvét, je rentre, il faut que je rentre tout de suite.

— Parce que tu te figures qu'on n'attend que toi, en France ? Tu te figures que ton mari sera content de te voir revenir ? Il est bien plus tranquille sans toi. Les combattants qui rasent les murs n'ont pas besoin d'une charge. Une femme, c'est du souci pour le soldat.

— Il faut que je rentre. Je ne peux pas supporter d'être à l'abri pendant qu'on guillotine les camarades. Je n'oserais plus regarder personne, après.

Louis Jouvét, mon patron depuis quatre ans, qui m'avait emmenée comme secrétaire dans sa tournée en Amérique du Sud, a usé de tous les moyens de persuasion possibles. Il a refusé de me rendre mon passeport, il a prétendu qu'il n'y avait pas de bateau. Je l'ai tant harcelé qu'il a fini par céder. J'ai quitté la troupe à Rio-de-Janeiro où j'ai embarqué sur un bateau brésilien à destination de Lisbonne. Il y avait trois passagers à bord. Jouvét m'a dit au revoir en pleurant : «Tâche de ne pas te faire prendre. Folle. Tu veux vraiment partir ? Reste. Reste, tu vas te jeter dans la gueule du loup.» Je suis arrivée en France le 15 novembre 1941.

Georges m'attendait à Pau. Nous avons gagné Paris par des routes différentes : j'avais un laissez-passer pour la ligne de démarcation, il passait par des petits chemins, en Touraine.

A Paris, nous avons loué un studio sous un faux nom, nous avons vécu «dans le brouillard». Je restais à la maison, il sortait plusieurs fois par jour. Chaque fois, il me disait : «Je serai de retour à telle heure». Je ne savais pas où il allait. Une demi-heure avant

l'heure dite, l'angoisse me prenait. C'est long, l'angoisse. J'entendais son pas. Il rentre encore cette fois. Il rapportait du travail : des textes à taper, des articles à mettre au net, à mettre en page. J'écoutais la radio, Londres et Moscou, et je prenais des notes que je transcrivais. Le matériel occupait presque tout le plancher : documentation, clichés, un numéro, tout prêt pour l'imprimerie, des Lettres françaises, dont Jacques Decour<sup>6</sup> était le rédacteur en chef. Taper à la machine, une couverture autour des genoux — il a fait très froid, cet hiver 1941-42 — faire la cuisine et les commissions, écrire, attendre. Nous ne sortions jamais ensemble. Qu'un seul soit repéré à la fois ! De fait, quand les cinq policiers des brigades spéciales ont fait irruption chez nous le 2 mars 1942, à midi et demi, ils se sont jetés sur Georges à qui ils ont passé les menottes, et ont été surpris de me voir. J'étais bien trop préoccupée de l'hôte que nous avons ce jour-là, que nous avons envoyé dans la salle de bains avant d'ouvrir, pour penser à ce qui m'arrivait. Quand l'un des policiers est revenu de la salle de bains en disant : «n'y a rien par ici», mon cœur a sauté d'une joie violente. Le gars était sorti par la fenêtre — c'était au premier étage — et s'était réfugié dans l'appartement du dessous. Je n'ai su son nom qu'à mon retour : Pierre Villon. Georges a été fusillé le 23 mai 1942 au Mont-Valérien. Je lui ai dit adieu ce matin-là à la Santé. Deux feldwebels m'ont menée près de lui. Il avait vingt-huit ans. Le 24 août 1942, j'ai quitté la Santé pour Romainville où j'ai fait la connaissance de celles qui devaient partager ma case à Birkenau : Viva, Yvonne Blech, Yvonne Picard, Lulu, Cécile, Carmen, puis Madeleine Doiret, Poupette.»

*La préface du livre, «le départ et le retour», apporte encore quelques précisions:*

«Nous n'étions pas, de loin, les seules Françaises à Birkenau, mais nous étions les seules qui y fussent sous l'étiquette «politique». Les autres y étaient sous l'étiquette «juif».»  
[p 16]

«Si notre convoi a eu un si grand nombre de survivantes – oui, pour Birkenau, en 1943, cinquante-sept sur deux cent trente après six mois, c'est exceptionnel, unique dans l'histoire du camp – c'est que nous nous connaissions déjà, que nous formions, à l'intérieur d'un grand groupe compact, de petits groupes étroitement liés (nous avons passé des semaines, parfois des mois ensemble à Romainville), que nous nous aidions de toutes les manières, souvent bien humbles : se donner le bras pour marcher, se frotter mutuellement le dos pendant l'appel, et aussi que nous parlions. La parole était défense, réconfort, espoir. En parlant de ce que nous étions avant, de notre vie, nous continuions cet avant, nous gardions notre réalité. Chacune des revenantes sait, que sans les autres, elle ne serait pas revenue.»  
[p 17]

«Sur les deux cent trente qui chantaient dans les wagons au départ de Compiègne, le 24 janvier 1943, quarante-neuf sont revenues, après vingt-sept mois de déportation. Pour chacune, un miracle qu'elle ne s'est pas expliquée.»  
[p 22]

---

<sup>6</sup> Daniel Decourdemanche, dit Jacques Decour, écrivain, professeur d'allemand, a été arrêté le 17 février 1942, fusillé au Mont-Valérien le 30 mai 1942.

*Charlotte Delbo a également publié une trilogie Auschwitz et après, le tome I, Aucun de nous ne reviendra, (publication en 1970 aux éditions de Minuit) a été écrit dès son retour en juin 1945, achevé en 1946, publié en 1965, aux éditions Gonthier. Le tome II a pour titre Une connaissance inutile (1970). Un poème p 185, nous en donne l'explication :*

C'était encore une patrie terrestre  
et rien de moi ne peut fuir  
je me possède toute  
et cette connaissance  
acquise au fond du désespoir  
Alors vous saurez  
qu'il ne faut parler avec la mort  
c'est une connaissance inutile.

Et encore p 191 :  
Je reviens  
d'au-delà de la connaissance  
il faut maintenant désapprendre  
je vois bien qu'autrement  
je ne pourrais plus vivre.

Le tome III *Mesure de nos jours*, paraît en 1971.

Vous direz qu'on peut tout enlever à un être humain sauf sa faculté de penser et d'imaginer. Vous ne savez pas. On peut faire d'un être humain un squelette où gargouille la diarrhée, lui ôter le temps de penser, la force de penser. L'imaginaire est le premier luxe du corps qui reçoit assez de nourriture, jouit d'une frange de temps libre, dispose de rudiments pour façonner ses rêves. A Auschwitz, on ne rêvait pas, on délirait.

Cependant, objecterez-vous, chacun n'avait-il pas son bagage de souvenirs? Non. Le passé ne nous était d'aucun secours, d'aucune ressource. Il était devenu irréel, incroyable. Tout ce qui avait été notre existence d'avant s'effiloçait. Parler restait la seule évasion, notre délire. De quoi parlions-nous? De choses matérielles et consommables, ou réalisables. Il fallait écarter tout ce qui éveillait la douleur ou le regret. Nous ne parlions pas d'amour.

[*Une connaissance inutile*, éd de Minuit, pp. 90-91]

Nos jambes enflent. Nos traits se crispent. A chaque tour nous sommes plus défaites.

Courir — schnell — la porte — schnell — la planche — schnell — vider la terre — schnell — barbelés — schnell — la porte — schnell — courir — tablier — courir — courir courir courir schnell schnell schnell schnell schnell. C'est une course hallucinée.

Chacune regarde les autres de plus en plus laides, et ne se voit pas.

Près de nous une juive quitte la file. Elle va vers Taube, lui parle. Il ouvre la porte et lui donne une gifle qui l'envoie à terre dans la cour du 25. Elle a abandonné. Quand Taube se retourne, il fait signe à une autre, qu'il jette aussi dans la cour du 25. Nous courons autant que nous pouvons. Qu'il ne croie pas que nous ne pouvons plus courir.

La ronde continue. Le soleil est haut. C'est l'après-midi. La course continue, les coups et les hurlements. A chaque tour, d'autres tombent. Celles qui ont la diarrhée sentent mauvais. Des coulées de diarrhée sèchent sur leurs jambes. Nous tournons toujours. Jusques à quand tournerons-nous? C'est une course hallucinée que courent des faces hallucinées.

En vidant notre tablier, nous regardons où en est le parterre. Nous le croyions achevé que la couche de terre n'était pas assez haute. Il fallait recommencer.

L'après-midi s'avance. La ronde continue. Les coups. Les hurlements.

Quand Taube a sifflé, quand les furies ont crié: «Au block!», nous sommes rentrées en nous soutenant les unes les autres. Assises sur nos carrés, nous n'avions pas la force de nous déchausser. Nous n'avions pas la force de parler. Nous nous demandions comment nous avons pu, cette fois encore.

Le lendemain, plusieurs des nôtres entraient au revir. Elles sont sorties sur la civière.

Le ciel était bleu, le soleil retrouvé. C'était un dimanche de mars.  
[*Aucun de nous ne reviendra*, éd de Minuit, pp. 150-151]

Voici une morte qui s'avance vers elle. Mannequin dans le vêtement rayé. En deux pas la morte l'a rejointe, la tire par un bras, la traîne sur notre côté pour qu'elle reprenne sa place dans les rangs. La pèlerine noire de la SS s'est approchée. C'est plutôt un sac jaune sale que la morte traîne vers nous, qui reste là. Des heures. Que pouvons-nous ? Elle va mourir. Flac, vous savez, notre chien jaune qui était si maigre, va mourir. Des heures encore.

Soudain un frémissement parcourt ce tas que fait le manteau jaune dans la boue de neige. La femme essaie de se dresser. Ses mouvements se décomposent dans un ralenti insupportable. Elle s'agenouille, nous regarde. Aucune de nous ne bouge. Elle appuie ses mains au sol — son corps est arqué et maigre comme celui de Flac qui allait mourir. Elle parvient à se mettre debout. Elle titube, cherche où se retenir. C'est le vide. Elle marche. Elle marche dans le vide. Elle est tellement courbée qu'on se demande comment elle ne retombe pas. Non. Elle marche. Elle chancelle mais elle avance. Et les os de sa face portent une volonté qui effraie. Nous la voyons traverser le vide devant nos rangs. Où va-t-elle encore?

«Pourquoi vous étonnez-vous que je marche? N'avez-vous pas entendu qu'il m'a appelée, lui, le SS qui est devant la porte avec son chien. Vous n'entendez pas parce que vous êtes mortes.»

La SS en pèlerine noire est partie. Maintenant c'est un SS en vert qui est devant la porte.

La femme s'avance. On croirait qu'elle obéit. Face au SS, elle s'arrête. Son dos est secoué de frissons, son dos arrondi avec les omoplates qui saillent sous le manteau jaune. Le SS tient son chien en laisse. Lui a-t-il donné un ordre, fait un signe? Le chien bondit sur la femme — sans rugir, sans souffler, sans aboyer. C'est silencieux comme dans un rêve. Le chien bondit sur la femme, lui plante ses crocs dans la gorge. Et nous ne bougeons pas, engluées dans une espèce de visqueux qui nous empêche d'ébaucher même un geste — comme dans un rêve. La femme crie. Un cri arraché. Un seul cri qui déchire l'immobilité de la plaine. Nous ne savons pas si le cri vient d'elle ou de nous, de sa gorge crevée ou de la nôtre. Je sens les crocs du chien à ma gorge. Je crie. Je hurle. Aucun son ne sort de moi. Le silence du rêve.

La plaine. La neige. La plaine.

La femme s'affaisse. Un soubresaut et c'est fini. Quelque chose qui casse net. La tête dans la boue de neige n'est plus qu'un moignon. Les yeux font des plaies sales.

«Toutes ces mortes qui ne me regardent plus.» Maman, Flac est mort. Il a agonisé longtemps. Puis il s'est traîné jusqu'au perron. Il y a eu un râle qui n'a pas pu sortir de sa gorge et il est mort. On aurait dit qu'on l'avait étranglé.

Le SS tire sur la laisse. Le chien se dégage. Il a un peu de sang à la gueule. Le SS sifflote, s'en va.

Devant la porte du block 25, la couverture aux pieds nus, à la tête rasée, n'a pas cessé de sautiller. La nuit vient.

Et nous restons debout dans la neige. Immobiles dans la plaine immobile.

Et maintenant je suis dans un café à écrire ceci.

[*Aucun de nous ne reviendra*, éd de Minuit, pp. 47-49]

Ma voisine m'offrit une cigarette en me tendant son étui. Elle avait un étui... Une pression de l'ongle sur le déclic, un geste retrouvé qui me parut le comble du raffinement. Les cigarettes avaient été envoyées par les hommes qui en touchaient.

Le repas s'achevait. La lumière s'éteignit. On ne distingua plus que les points braisés des cigarettes. Puis, une à une, les bougies s'allumèrent. Le sapin se dégagea de l'ombre avec un halo de fantôme. Et le chœur des Polonaises s'éleva.

C'était, à plusieurs voix, un cantique d'une mélodie nostalgique dont nous ne comprenions pas les paroles. La musique, dans l'obscurité où clignotaient les bougies, nous en était étrange et entêtante. Elles chantaient.

Nous glissions dans le rêve. Rêver, un soir de Noël, là-bas. Dans notre rêve, nos souvenirs et nos espoirs devenaient lointains et fragiles. Et nos camarades qui n'avaient pas la chance d'être avec nous dans ce commando privilégié? Comment passait-on Noël au camp de la mort? Au camp de la mort, il y avait, depuis la mi-décembre, planté sur la place, un grand sapin couvert de vraie neige. Au faite du sapin, une étoile rouge qu'une ampoule électrique éclairait. Le sapin était dressé près de la potence.

Le chœur se tut. On redonnait la lumière. Chacune se réajustait à la gaîté que commandait la fête. On félicita les choristes. Vraiment, elles chantaient bien. Et la distribution commença. On défaisait beaucoup de papier pour découvrir un savon, une poupée de chiffon, un nœud de dentelle à une ceinture de ficelle tressée, un carnet à couverture colorée.

Au bout de la table, une jeune fille caressait un petit ours qu'elle avait reçu. Un ours de peluche rose avec une faveur au cou.

«Regarde, me dit Madeleine, regarde! C'est un nounours! Un nounours d'enfant.» Et sa voix s'altéra.

Je regardai l'ours de peluche. C'était terrible.

Un matin que nous passions près de la gare pour aller aux champs, notre colonne avait été arrêtée par l'arrivée d'un convoi de juifs. Les gens descendaient des wagons à bestiaux, se rangeaient sur le quai aux ordres que hurlaient les SS. Les femmes et les enfants d'abord. Au premier rang, donnant la main à sa mère, une petite fille. Elle avait gardé sa poupée qu'elle serrait contre elle.

Voilà comment une poupée, comment un ours en peluche arrivaient à Auschwitz. Dans les bras d'une petite fille qui laisserait son jouet avec ses vêtements bien pliés, à l'entrée de la douche. Un prisonnier du commando du ciel, comme on nommait ceux qui travaillaient aux crématoires, l'avait trouvé parmi les vêtements entassés dans l'antichambre de la douche et échangé contre des oignons.

[*Aucun de nous ne reviendra*, éd de Minuit, pp. 85-87]

## PRIMO LEVI

**La trêve (1963), trad. fr. par Emmanuelle Genevois-Joly, in Œuvres, éd. Robert Laffont, 2005, pp. 159-308.**

*La trêve est le second ouvrage de Primo Levi, paru en 1963. Il y raconte les péripéties de son retour de déportation, depuis la libération d'Auschwitz par les troupes soviétiques jusqu'à son arrivée à Turin. Les extraits ci-dessous sont tirés des premières pages, concernent l'arrivée des Soviétiques et la vie dans l'infirmerie de fortune mise en place par les libérateurs.*

### **Le dégel**

Les premiers jours de janvier 1945, sous la poussée de l'Armée rouge désormais proche, les Allemands avaient évacué en toute hâte le bassin minier de Silésie. [...]

La première patrouille russe arriva en vue du camp vers midi, le 27 janvier 1945. Charles et moi la découvrîmes avant les autres; nous transportions à la fosse commune le corps de Somogyi, le premier mort de notre chambrée. Nous renversâmes la civière sur la neige souillée car la fosse commune était pleine et l'on ne donnait pas d'autre sépulture: Charles enleva son bonnet pour saluer les vivants et les morts.

C'étaient quatre jeunes soldats à cheval qui avançaient avec précaution, la mitraillette au côté, le long de la route qui bornait le camp. Lorsqu'ils arrivèrent près des barbelés, ils s'arrêtèrent pour regarder, en échangeant quelques mots brefs et timides et en jetant des regards lourds d'un étrange embarras sur les cadavres en désordre, les baraquements disloqués et nous, rares survivants.

Ils nous semblaient étonnamment charnels et concrets, suspendus (la route était plus haute que le camp) sur leurs énormes chevaux, entre le gris de la neige et le gris du ciel, immobiles sous les rafales d'un vent humide, annonciateur du dégel.

[...]

Ils ne nous saluaient pas, ne nous souriaient pas; à leur pitié semblait s'ajouter un sentiment confus de gêne qui les oppressait, les rendait muets et enchaînait leurs regards à ce spectacle funèbre. C'était la même honte que nous connaissions bien, celle qui nous accablait après les sélections et chaque fois que nous devions assister ou nous soumettre à un outrage: la honte que les Allemands ignorèrent, celle que le juste éprouve devant la faute commise par autrui, tenaillé par l'idée qu'elle existe, qu'elle ait été introduite irrévocablement dans l'univers des choses existantes et que sa bonne volonté se soit montrée nulle ou insuffisante et totalement inefficace.

C'est pourquoi, pour nous aussi, l'heure de la liberté eut une résonance sérieuse et grave et emplît nos âmes à la fois de joie et d'un douloureux sentiment de pudeur grâce auquel nous aurions voulu laver nos consciences de la laideur qui y régnait; et de peine, car nous sentions que rien ne pouvait arriver d'assez bon et d'assez pur pour effacer notre passé, que les marques de l'offense resteraient en nous pour toujours, dans le souvenir de ceux qui y avaient assisté, dans les lieux où cela s'était produit et dans les récits que nous en ferions. Car c'est là le terrible privilège de notre génération et de mon peuple, personne n'a jamais pu, mieux que nous, saisir le caractère indélébile de l'offense qui s'étend comme une épidémie. Il est absurde de penser que la justice humaine l'efface. C'est une source de mal inépuisable: elle brise l'âme et le corps de ses victimes, les anéantit et les rend abjects; elle rejaillit avec infamie sur les oppresseurs, entretient la haine chez les survivants et prolifère de mille façons, contre la volonté de chacun, sous forme de lâcheté morale, de négation, de lassitude, de renoncement.

Ces choses que nous débrouillions mal alors et que la plupart ressentaient seulement comme un accès de fatigue mortelle accompagnèrent pour nous la joie de la libération.

C'est pourquoi peu d'entre nous coururent au-devant de nos sauveurs, peu tombèrent à genoux. Charles et moi restâmes un moment debout près de la fosse débordante de membres livides tandis que d'autres abattaient les barbelés; puis nous rentrâmes avec la civière vide, porter la nouvelle à nos camarades. [pp. 163-164]

Pendant ces quelques jours, un changement considérable avait eu lieu autour de moi. Le dernier grand coup de faux donné, on pouvait faire les comptes: les moribonds étaient morts, chez tous les autres la vie recommençait à couler, tumultueuse. [...] Cependant mon attention et celle de mes voisins de lit arrivait rarement à se distraire de la présence obsédante, impérieuse et fatale du plus petit et du plus désarmé d'entre nous: le plus innocent, un enfant, Hurbinek.

Hurbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler et n'avait pas de nom: ce nom curieux de Hurbinek, lui venait de nous, peut-être d'une des femmes qui avait rendu de la sorte un des sons inarticulés que l'enfant émettait parfois. Il était paralysé à partir des reins et avait les jambes atrophiées, maigres comme des flûtes; mais ses yeux, perdus dans un visage triangulaire et émacié, étincelaient, terriblement vifs, suppliants, affirmatifs, pleins de la volonté de briser ses chaînes, de rompre les barrières mortelles de son mutisme. La parole qui lui manquait, que personne ne s'était soucié de lui apprendre, le besoin de la parole jaillissait dans son regard avec une force explosive: un regard à la fois sauvage et humain, un regard adulte qui jugeait, que personne d'entre nous n'arrivait à soutenir, tant il était chargé de force et de douleur.

Personne, sauf Henek, mon voisin de lit, un jeune Hongrois de quinze ans, robuste et florissant. Henek passait ses journées à côté du lit de Hurbinek. Il était plus maternel que paternel: et sans doute, si notre cohabitation précaire s'était prolongée au-delà d'un mois, Hurbinek, grâce à Henek, aurait appris à parler; sûrement mieux qu'avec les jeunes Polonaises trop tendres et futiles qui l'étourdissaient de caresses et de baisers mais n'entraient pas dans son intimité.

Au contraire, Henek avec une obstination tranquille s'asseyait à côté du petit sphinx, protégé contre la puissance triste qui en émanait; il lui portait à manger, arrangeait ses couvertures, le lavait avec des mains habiles, sans répugnance; et il lui parlait, en hongrois naturellement, d'une voix lente et patiente. Au bout d'une semaine, Henek annonça sérieusement que Hurbinek «disait un mot». Quel mot? Il l'ignorait, un mot difficile, pas hongrois: quelque chose comme «mass-klo», «matisklo». La nuit, nous tendîmes l'oreille: c'était vrai, du coin de Hurbinek venait de temps en temps un son, un mot. Pas toujours le même, à vrai dire, mais certainement un mot articulé; mieux, plusieurs mots articulés de façon très peu différente, des variations expérimentales autour d'un thème, d'une racine, peut-être d'un nom.

Tant qu'il resta en vie, Hurbinek poursuivit avec obstination ses expériences. Les jours suivants, nous l'écoutions tous, en silence, anxieux de comprendre et il y avait parmi nous des représentants de toutes les langues d'Europe: mais le mot de Hurbinek resta secret. Ce n'était certes pas un message, une révélation: mais peut-être son nom, si tant est qu'il en ait eu un; peut-être (selon l'une de nos hypothèses) voulait-il dire «manger», ou peut-être «viande» en bohémien, comme le soutenait avec de bons arguments un de nous qui connaissait cette langue.

Hurbinek, qui avait trois ans, qui était peut-être né à Auschwitz, et n'avait jamais vu un arbre; Hurbinek, qui avait combattu comme un homme, jusqu'au dernier souffle, pour entrer dans le monde des hommes dont une puissance bestiale l'avait exclu; Hurbinek, le sans-nom, dont le minuscule avant-bras portait le tatouage d'Auschwitz; Hurbinek mourut les premiers jours de mars 1945, libre mais non racheté. Il ne reste rien de lui: il témoigne à travers mes paroles.

[pp. 170-171]

## JEAN AMERY

***Par-delà le crime et le châtement (1966)*, trad. fr. par Françoise Wuilmart, éd. Actes Sud, 1995.**

*Le vrai nom de Jean Améry (1912-1978) était Hans Meyer. Il est né à Vienne et a étudié la littérature et la philosophie avant de fuir en Belgique d'où il a été déporté pour faits de résistance. Son œuvre testimonial est assez tardive et centrée autour de l'expérience de la déportation en tant qu'intellectuel. Son analyse de l'expérience de la torture est une référence incontournable parce qu'elle permet de comprendre en profondeur en quoi consiste l'expérience de la sujétion.*

Au cours d'une conversation que nous pourrions avoir, d'aucuns me demanderaient sans doute ce que l'intellectuel a pu rapporter du camp dans le monde dit «normal», ce qu'il y a appris, quel bien spirituel il a gardé du temps de sa détention. Je vais tenter de répondre, pour autant que je ne l'aie déjà fait anticipativement dans le récit qui précède.

D'abord par quelques négations. A Auschwitz nous ne sommes pas devenus plus sages, si par sagesse il faut entendre une connaissance positive du monde: rien de ce que nous avons appris là n'était tel que nous ne l'avions déjà appris avant; rien de tout cela ne s'est transformé pour nous en guide pratique. Au camp nous ne sommes pas non plus devenus «plus profonds», si tant est que la profondeur fatale puisse être une dimension spirituelle définissable. Qu'à Auschwitz nous ne soyons pas devenus non plus meilleurs, plus humains, plus *altruistes* et moralement plus mûrs, cela va sans dire, je crois. On ne contemple pas le spectacle de l'homme déshumanisé, qui réalise ses exploits ou ses crimes monstrueux, sans que tous les concepts innés de dignité humaine soient remis en question. Nous sortîmes du camp absolument dénudés, dépouillés de tout, vidés, désorientés et il a fallu beaucoup de temps pour que nous réapprenions le langage quotidien de la liberté; d'ailleurs c'est avec un certain malaise et sans trop de confiance dans sa validité que nous le parlons encore aujourd'hui.

Et pourtant le séjour au camp ne fut pas tout à fait dénué de valeur pour nous, et quand je dis nous, je veux dire les intellectuels non croyants et non engagés dans une doctrine politique. En effet, nous avons emporté la certitude désormais immuable à nos yeux que l'esprit dans sa plus grande étendue est un *ludus* et que nous ne sommes, ou plutôt, que nous n'étions, avant notre entrée dans le camp, rien d'autre que des *homines ludentes*. Cette reconnaissance a mis un terme à pas mal de présomptions et autres suffisances métaphysiques, mais en même temps aussi à beaucoup de joies spirituelles naïves et à un certain sens fictif de la vie. Dans son livre intitulé *les Mots*, Jean-Paul Sartre écrit qu'il lui a fallu trente années pour se défaire de l'idéalisme philosophique traditionnel. Chez nous, je puis l'assurer, le processus prit beaucoup moins de temps. Quelques semaines passées au camp suffisaient généralement pour opérer cette démystification de l'inventaire philosophique, démystification que d'autres esprits parfois infiniment plus doués et plus subtils mettent une vie entière à réaliser.

J'ose donc prétendre que le jour où nous quittâmes Auschwitz nous n'étions sans doute pas devenus plus sages et plus profonds, mais certainement plus malins. "La profondeur d'esprit n'a jamais éclairci le monde, mais la clarté d'esprit voit plus profondément en lui", dit un jour Arthur Schnitzler. Jamais endroit ne fut plus propice que le camp, c'est-à-dire Auschwitz, pour digérer cette vérité. Si je puis encore me permettre une citation, puisée cette fois chez un Autrichien, j'aimerais rappeler les paroles que prononça un jour Karl Kraus dans les premières années du Troisième Reich: "La parole s'est éteinte dès le moment où ce monde-là a vu le jour." Il dit cela en tant que défenseur de la "parole" métaphysique, tandis que nous, ex-détenus du camp, lui empruntons cette sentence pour

la redire avec scepticisme. La parole s'éteint partout où une réalité pose une revendication totale. Pour nous elle s'est éteinte depuis longtemps. Et il ne nous restait même pas la consolation d'avoir à déplorer son trépas.

[pp. 47-49]

Bien peu de choses sont dites, quand un homme qui n'a jamais été battu émet la constatation éthico-pathétique qu'avec le premier coup reçu le prisonnier perd sa dignité humaine. Je dois avouer que je ne sais pas exactement ce qu'est la dignité humaine. L'un croit la perdre quand il se retrouve dans des conditions telles qu'il lui est impossible de prendre un bain tous les jours. Tel autre pense en être privé quand il est contraint de parler une autre langue que la sienne devant les autorités. D'un côté la dignité humaine est associée à un certain confort physique, de l'autre à la liberté d'expression, dans un troisième cas peut-être aussi au droit d'accéder à un partenaire érotique du même sexe. Je ne sais donc pas si celui qui est roué de coups par la police perd sa "dignité humaine". Mais ce dont je suis certain c'est qu'avec le premier coup qui s'abat sur lui, il est dépossédé de ce que nous appellerons provisoirement la *confiance dans le monde*. Confiance dans le monde. Beaucoup de choses la constituent: par exemple la foi en une causalité à toute épreuve, foi irrationnelle, impossible à justifier logiquement, ou encore la conviction également aveugle de la validité de la conclusion inductive. Un autre élément plus important dans cette confiance — et seul pertinent ici — est la certitude que l'autre va me ménager en fonction de contrats sociaux écrits ou non écrits, plus exactement qu'il va respecter mon existence physique et dès lors métaphysique. Les frontières de mon corps sont les frontières de mon Moi. La surface de ma peau m'isole du monde étranger: au niveau de cette surface j'ai le droit, si l'on veut que j'aie confiance, de n'avoir à sentir que ce que je *veux* sentir.

Or, le premier coup reçu brise cette confiance dans le monde. L'autre, *contre* qui je suis physiquement dans le monde et *avec* qui je puis être seulement aussi longtemps qu'il ne transgresse pas la frontière qu'est la surface de ma peau, m'impose, en me frappant, sa propre corporalité. Il porte la main sur moi et ce faisant il m'anéantit. C'est comme un viol, un acte sexuel commis sans le consentement de l'un des deux partenaires. Certes, aussi longtemps qu'existe la perspective même minimale de pouvoir se défendre, un mécanisme se met en branle au cours duquel je puis progressivement rectifier la transgression opérée par l'autre. A mon corps défendant j'opère une expansion, j'objective ma propre corporalité, je rétablis la confiance en ma survivance. Le contrat social porte alors un autre texte et d'autres clauses: œil pour œil, dent pour dent. Et l'on peut y conformer son existence. On ne le peut *pas* là où l'autre vous casse une dent ou fait disparaître votre œil sous une boursoufflure, et où l'on subit sans défense l'agression de l'adversaire qu'est devenu le prochain. Finalement le viol physique par l'autre se mue en acte d'anéantissement existentiel dès lors qu'il n'y a plus d'aide à espérer.

L'espoir, la certitude de recevoir de l'aide font en effet partie des expériences fondamentales de l'homme et certainement aussi de l'animal. C'est ce qu'ont brillamment démontré le vieux Kropotkine, qui parlait de "l'aide mutuelle dans la nature", et le savant moderne Lorenz, chercheur dans le domaine du comportement animal. L'attente d'une aide extérieure est un élément constituant du psychisme au même titre que la lutte pour la vie. Je viens tout de suite, dit la mère à l'enfant qui gémit de douleur, tu vas avoir un biberon chaud, tu vas avoir une tasse de thé, on ne va pas te laisser souffrir comme ça! Je vous prescris un médicament, tranquillise le médecin, cela vous aidera à surmonter le mal. Même sur le champ de bataille il y a des ambulances de la Croix-Rouge qui partent à la recherche des blessés. Dans presque toutes les situations de la vie la blessure physique va de pair avec l'attente d'une aide extérieure: la première est compensée par la seconde. Mais avec le premier coup de poing du policier contre lequel il n'y a pas moyen de se défendre et que ne viendra parer aucune main secourable, c'est une partie de notre vie qui s'éteint pour ne jamais plus se rallumer.

[pp. 60-62]

## IMRE KERTESZ

**Être sans destin (1975), trad. fr. par Natalia Zaremba Huzsvai et Charles Zaremba, éd. Actes Sud, 1998.**

*Imre Kertész (1929) avait 15 ans lorsqu'il a été déporté de Budapest à Auschwitz en 1944. Arrivé à Auschwitz, il est transféré peu après à Buchenwald. Revenu à Budapest, il découvre qu'il est le seul survivant de sa famille. Journaliste, il est mis à l'écart par le régime communiste. Il se consacre ensuite à la traduction et à l'écriture. Être sans destin, son ouvrage majeur a été publié en 1975. Il reçoit une reconnaissance tardive dans les années 80, puis le prix Nobel de littérature couronne son œuvre en 2002. La spécificité d'Être sans destin est son caractère explicitement littéraire: le narrateur du roman est une figure littéraire et ne s'identifie pas à l'auteur, contrairement à Antelme ou à Levi. C'est en effet peut-être la littérature seule qui permet de prendre la mesure de la Catastrophe, mais à condition de présenter le destin individuel d'un personnage comme la destruction de tous les destins possibles.*

Je me suis réveillé à cause du mouvement et de l'agitation. Dehors, le soleil brillait déjà de tous ses feux. Le train roulait de nouveau. J'ai demandé aux gars où on était, ils m'ont dit qu'on était toujours au même endroit, qu'on venait tout juste de repartir: visiblement, c'était la secousse qui m'avait réveillé. Mais il n'y a pas de doute, ont-ils ajouté, on peut voir devant nous des usines, des espèces de bâtiments. Un instant plus tard, ceux qui étaient à la fenêtre ont annoncé, et moi aussi j'avais remarqué une modification passagère de la luminosité, qu'on était passés sous la voûte d'une sorte de portail. Encore un instant plus tard, le train s'arrêtait, et alors ils ont annoncé fébrilement que c'était une gare, qu'ils voyaient des soldats, des gens. Beaucoup se sont mis à ramasser leurs affaires, à se reboutonner, certains, surtout parmi les femmes, ont commencé à se nettoyer à la va-vite, à se coiffer, se refaire une beauté. A l'extérieur, j'entendais des coups secs se rapprocher, le fracas des portières, la clameur des gens qui se ruaient hors du train, et il fallait bien me rendre à l'évidence, cela ne faisait plus de doute, nous étions effectivement arrivés à destination. J'étais tout naturellement content, mais autrement, me semblait-il, que j'aurais pu l'être la veille, disons, ou d'autant plus deux jours plus tôt. Ensuite, un outil a heurté notre wagon, et puis un homme, ou plutôt plusieurs, ont fait rouler la lourde portière.

D'abord, j'ai entendu leurs voix. Ils parlaient en allemand ou dans une langue qui y ressemblait beaucoup, qui sonnait pareil, tous en même temps. Pour autant que j'aie pu comprendre, ils souhaitaient qu'on descende. Mais au lieu de cela, il me semblait que c'étaient eux qui se pressaient au milieu de nous; pour l'instant, je ne voyais rien. Déjà le bruit courait qu'il fallait laisser sur place les valises et les paquets. Ensuite — comme c'était expliqué, traduit et passé de bouche à oreille autour de moi — tout le monde pourrait récupérer son bien, cela va de soi, mais d'abord les objets devaient passer à la désinfection, et nous, à la douche: effectivement, il était grand temps, c'était aussi mon avis. Ensuite, quand ils se sont affairés plus près de moi, j'ai enfin vu les gens d'ici. J'étais vraiment très surpris, car en fin de compte c'était la première fois de ma vie que je voyais — du moins d'aussi près — de véritables détenus, avec la tenue à rayures, la tête rasée et la casquette ronde des malfaiteurs. Sur le coup, j'ai eu un mouvement de recul, naturellement. Certains répondaient aux questions des gens, d'autres balayaient le wagon du regard, d'autres encore, avec l'efficacité de porteurs expérimentés, commençaient déjà à sortir les bagages, et tout cela avec une rapidité de renard. Sur leur poitrine, à côté du matricule habituel des détenus, je voyais encore un triangle jaune, mais bien que j'aie pu deviner sans peine la signification de cette couleur, elle m'a quand même sauté aux yeux, d'une certaine façon; pendant le voyage, j'avais presque un peu oublié toute cette histoire. Leur visage non plus n'inspirait pas vraiment confiance: oreilles décollées, nez proéminent, petits yeux enfoncés brillants de ruse. Effectivement, ils avaient l'air d'être des juifs, à tous

points de vue. Je les trouvais louches et insolites, dans l'ensemble. Dès qu'ils nous ont repérés, nous les garçons, il m'a semblé qu'ils ont été saisis d'une grande agitation. Aussitôt, ils se sont mis à chuchoter vite, avec une espèce de frénésie, et j'ai découvert alors avec stupeur que la langue des juifs n'était, semble-t-il, pas seulement l'hébreu, comme je le croyais jusqu'alors: "*Reds di yiddish, reds di yiddish, reds di yiddish?*", j'avais fini par saisir leur question. Les gars et moi, on leur a dit: "*Nein.*" Je voyais qu'ils n'étaient pas très contents. Et alors soudain — je l'ai compris aisément en partant de l'allemand — ils ont été très curieux de savoir notre âge. Nous disions: "*Vierzehn, fünfzehn*", selon le cas. Ils se sont mis à faire non de la main, de la tête, de tout leur corps: "*Zehtsaïn, chuchotaient-ils de toutes parts, zehtsaïn.*" Etonné, j'ai demandé à l'un d'eux: "*Warum?*" "*Willst di arbeiten?*" — il me demandait si je voulais travailler, vrillant le regard comme vide de ses yeux cernés dans les miens. Je lui ai dit: "*Natürlich*", puisqu'en fin de compte, quand j'y pensais, j'étais venu pour ça. Sur quoi, il m'a saisi avec sa main jaune, sèche et dure, il m'a même fortement secoué le bras et donc: "*Zehtsaïn... ferchtaist di?... zehtsaïn*" Je voyais qu'il était en colère, la chose avait l'air si importante pour lui, me semblait-il, et comme on en avait parlé rapidement avec les gars auparavant, j'ai accepté, avec toutefois un certain enjouement: va pour seize ans. Pour continuer, il ne devait pas y avoir parmi nous — quoi qu'on dise et tout à fait indépendamment de la vérité effective — de frères ou de sœurs, et surtout pas — à mon grand étonnement — de jumeaux; mais avant tout: "*Yeder arbeiten, nicht ka midé, nicht ka krenk*" — c'est ce que j'ai appris de leur part durant les deux minutes, ou peut-être même moins, qu'il m'a fallu pour passer, dans la bousculade, de ma place à la porte, et là j'ai fait un grand bond dans la lumière du jour, à l'air libre.

[pp. 105-109]

Tout au début, je me sentais, comment dirais-je, comme un visiteur en prison — ce qui est tout à fait compréhensible et dû à nos habitudes trompeuses qui sont, en dernière analyse, celles de la nature humaine, je crois. La cour, cette place écrasée par le soleil, me semblait un peu aride, je ne voyais pas la moindre trace de terrain de football, de potager, de pelouse ou de fleurs. Il y avait seulement un grand bâtiment en bois sans décoration, rappelant extérieurement une grange: c'était apparemment notre maison. J'ai appris qu'on ne pourrait y entrer que pour le repos nocturne. Devant, derrière, une longue rangée de baraques identiques s'étendait à l'infini, et vers la gauche, une rangée exactement pareille, devant, derrière, de côté, à distances et intervalles égaux. En outre, la route large et magnifique — ou plutôt une autre de ces routes, puisque, au retour de la douche, les routes, places et bâtiments identiques sur cet immense espace plan ne se distinguaient pas vraiment les uns des autres, du moins à mes yeux. Là où cette route aurait dû croiser celle qui passait entre les baraques, une très jolie barrière blanc et rouge, d'apparence fragile comme un jouet, barrait le passage. A droite, il y avait la clôture en fils barbelés que nous connaissions déjà bien, mais j'ai appris avec étonnement qu'elle était électrifiée, et effectivement, c'est alors seulement que j'ai remarqué de nombreux plots de porcelaine sur les poteaux en béton, comme chez nous pour les fils électriques et télégraphiques. La décharge, assurait-on, était mortelle: par ailleurs, il suffisait de faire un pas sur le sable fin de l'étroit chemin qui la longe pour que — ceux qui étaient déjà au courant nous avertissaient de toutes parts, avec beaucoup de zèle et en se donnant des airs — on nous tire dessus sans le moindre mot ni sommation du haut du mirador (on nous l'a montré et j'ai reconnu ce que, vu de la gare, j'avais pris pour un poste d'affût). Bientôt, les volontaires sont arrivés dans un grand cliquetis, croulant sous le poids de casseroles rouge brique. La rumeur avait déjà couru auparavant, aussitôt commentée de long en large, rappelée et répandue dans toute la cour: "On aura bientôt une soupe chaude." Certes, je la trouvais moi aussi bienvenue, il n'en reste pas moins que tous ces visages radieux, cette gratitude, la joie particulière, presque puérile en quelque sorte, avec lesquels la nouvelle a été accueillie, tout cela m'a un peu étonné: j'avais le sentiment que ce n'était pas dû tant à la soupe qu'à la marque d'attention qu'elle représentait, après les nombreuses surprises du

début — c'était du moins l'impression que j'avais. Je trouvais aussi très vraisemblable que l'information provenait du détenu qui semblait dès le début être notre guide, pour ne pas dire notre hôte. Tout comme le prisonnier des douches, il avait des vêtements seyants, des cheveux sur la tête — ce qui me semblait déjà vraiment inhabituel —, il portait ce qu'on appelle chez nous un "béret basque" de gros drap bleu marine, il avait aux pieds de belles chaussures jaunes et, sur le bras, un ruban rouge qui mettait en évidence son grade, et je commençais à douter d'une idée qu'on m'avait apprise à la maison, selon laquelle "l'habit ne fait pas le moine". Il avait également un triangle rouge sur la poitrine — cela montrait tout de suite qu'il était ici non pas à cause de son sang mais à cause de sa façon de penser, comme je n'ai pas tardé à l'apprendre. Avec nous, même s'il était peut-être un peu réservé et laconique, il était amical, il expliquait volontiers tout ce qu'il fallait, et je ne trouvais là rien de particulier, après tout, je me disais qu'il était là depuis plus longtemps que nous. C'était un homme grand, plutôt maigre, au visage un peu ridé, un peu usé, mais dans l'ensemble sympathique. J'ai remarqué aussi qu'il se retirait souvent et, de loin, une ou deux fois, je l'ai surpris à poser sur nous un regard bizarre, plein d'incompréhension, avec au coin de la bouche une espèce de sourire, comment dire, dubitatif, comme s'il était émerveillé par nous, je ne sais pas pourquoi. Plus tard, on nous a dit qu'il était originaire de Slovaquie. Quelques-uns parmi nous parlaient sa langue et formaient souvent un petit groupe autour de lui.

[pp. 139-142]

Une autre chose encore m'a rendu quelque peu songeur ce jour-là, à savoir le fait que — comme je l'ai appris — cet endroit, cette institution, existait depuis des années, elle était là, elle fonctionnait, jour après jour de la même façon, comme si — j'admettais certes que cette idée était un peu exagérée, mais quand même — elle m'attendait, moi. En tout cas — disaient plusieurs hommes avec une sorte d'estime particulière, on pourrait dire horrible — notre chef de bloc vivait ici depuis quatre ans. Je pensai alors que cette année-là avait aussi été très significative pour moi, puisque c'était justement celle de mon inscription au lycée. Je me souvenais très bien de la cérémonie d'inauguration, j'y étais en tenue bleu marine chamarrée, à la hongroise, dans ce qu'on appelait un "costume de Bocskai". J'avais également retenu les paroles du proviseur, c'était un homme honorable, et quand j'y pense à présent, il avait lui aussi des airs de chef, avec ses lunettes sévères, sa belle moustache blanche. En conclusion, je m'en souviens, il avait cité un philosophe de l'Antiquité: "*Non scolae sed vitae discimus*" — "Nous étudions non pour l'école, mais pour la vie". Et dans ce cas, c'était mon avis, j'aurais dû jusqu'au bout étudier exclusivement Auschwitz. On m'aurait tout expliqué, ouvertement, honnêtement, intelligemment. Sauf qu'en quatre ans d'école je n'avais pas entendu un traître mot à ce sujet. Bien sûr, je reconnaissais que c'eût été gênant, et puis cela ne fait pas partie de la culture, je l'admettais. L'inconvénient, c'était que j'ai dû apprendre seulement sur place, par exemple, que nous étions dans un *Konzentrationslager*, un "camp de concentration". Et encore, ceux-ci n'étaient pas tous pareils, nous expliqua-t-on. Celui-ci par exemple était un *Vernichtungslager*, c'est-à-dire un "camp d'extermination", nous apprit-on. En revanche, se dépêcha-t-on d'ajouter, l'*Arbeitslager*, à savoir le "camp de travail", c'était tout autre chose: là, la vie était facile, le bruit courait que le traitement et la nourriture étaient incomparables, ce qui est évident, vu que les objectifs étaient différents, en définitive. Eh bien, nous aussi, nous allions nous retrouver dans un tel endroit, s'il n'y avait pas un empêchement quelconque, ce qui — reconnaissait-on autour de moi — pouvait toujours arriver à Auschwitz. Quoi qu'il en fût, il était formellement déconseillé de se déclarer malade, nous expliqua-t-on encore. D'ailleurs, le camp des hôpitaux se trouvait là-bas, au pied de l'une des cheminées que les initiés appelaient entre eux simplement "la deux". Le danger, c'était l'eau, principalement l'eau non bouillie, comme celle que j'avais bue entre la gare et la douche, mais en fin de compte je ne pouvais pas le savoir. Il y avait incontestablement un panneau, je ne pouvais le nier, mais quand même, le soldat aurait peut-être dû dire quelque chose, considérais-je. Quoique, pensai-je, bon sang, bien sûr, si on tient compte

de l'objectif, n'est-ce pas: mais Dieu merci, je me sentais bien et je n'avais pas entendu jusque-là les gars se plaindre.

[pp. 154-156]

Je ne l'aurais jamais cru, mais le fait est là: à l'évidence, un mode de vie ordonné, une certaine exemplarité, je dirais même une certaine vertu, ne sont nulle part aussi importants qu'en détention, justement. Il suffit de jeter un coup d'œil dans les environs du *Block I*, là où habitent les vieux détenus. Le triangle jaune sur leur poitrine dit l'essentiel à leur sujet, et la lettre L qui y est inscrite indique incidemment qu'ils viennent de la lointaine Lettonie, précisément de la ville de Riga — ai-je appris. On peut voir parmi eux ces êtres bizarres qui m'avaient un peu étonné au début. Vus d'une certaine distance, c'étaient des vieillards extrêmement âgés, la tête enfoncée dans les épaules, le nez saillant, leurs loques crasseuses pendant sur leurs épaules relevées, et même durant les jours d'été les plus chauds, ils faisaient penser à des corbeaux transis de froid en hiver. Par chacun de leurs pas raides et trébuchants, ils semblaient demander: finalement, un tel effort en vaut-il la peine ? Ces points d'interrogation ambulants — car tant par leur aspect extérieur que par leur taille, je ne saurais les caractériser autrement — sont connus au camp de concentration sous le nom de "musulmans", comme je l'ai appris. Bandi Citrom m'a mis tout de suite en garde contre eux: "Il suffit de les regarder pour perdre l'envie de vivre", considérait-il, et il y avait du vrai dans ce qu'il disait, comme je m'en suis rendu compte avec le temps, même s'il fallait pour cela encore beaucoup d'autres choses. [pp. 188-189]

Un autre changement me sauta aux yeux, et étrangement, cela concernait surtout des gens de l'extérieur, comme les ouvriers de l'usine, nos gardes et tout au plus l'un ou l'autre dignitaire de notre camp: je remarquai qu'ils s'étaient transformés. Dans un premier temps, je ne savais pas très bien comment expliquer la chose: d'une certaine manière, ils étaient tous très beaux, du moins à mes yeux. Je ne compris que plus tard, à partir d'un autre signe, que c'était nous qui avions dû changer, naturellement, sauf que j'avais eu plus de mal à en prendre conscience. Quand, par exemple, je regardais Bandi Citrom, je ne lui voyais rien de particulier. Mais quand j'essayais de me rappeler et de le comparer avec sa première apparition, autrefois, à ma droite dans le rang, ou bien de revoir, comme lorsque nous étions pour la première fois au travail, ses muscles et ses tendons apparents, telle une carte géographique, avec ses reliefs et ses dépressions, qui se pliaient avec souplesse, durcissaient en se tendant, bougeaient inlassablement, alors, en effet, je commençais à avoir quelques doutes. A ce moment-là seulement, je compris que le temps pouvait parfois tromper nos yeux, manifestement. C'est ainsi que ce processus m'échappa complètement — malgré ses résultats parfaitement mesurables — en ce qui concernait une famille entière, la famille Kollmann. Au camp, tout le monde les connaît. Ils sont originaires d'une bourgade du nom de Kisvârda, comme beaucoup d'autres ici, et la façon dont on leur parle ou dont on parle d'eux m'a permis de déduire qu'ils avaient certainement dû être chez eux des gens respectables. Ils sont trois: un père chauve et de petite taille, un fils aîné et un cadet, ils sont différents de leur père mais entre eux ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau — et donc, je pense qu'ils ont vraisemblablement les traits de leur mère —, mêmes visage, même brosse blonde, mêmes yeux bleus. Ils marchent toujours ensemble, tous les trois, et dès qu'ils en ont la possibilité, la main dans la main. Après un certain temps, j'ai remarqué que le père restait en arrière et que ses fils devaient l'aider, le traîner derrière eux en le tenant par la main. Plus tard, le père n'était plus parmi eux. Bientôt, l'aîné dut tirer le cadet de la même façon. Puis, ce dernier disparut et l'aîné dut se traîner lui-même, et à présent, je ne le voyais nulle part lui non plus. Tout cela, dis-je, je le voyais, mais pas comme ça, comme je l'ai fait par la suite — après y avoir réfléchi, quand j'ai pu le résumer, le faire défiler en quelque sorte, mais petit à petit, en m'adaptant à chaque nouvelle étape, et ainsi, en fait, je ne voyais rien. Pourtant, je devais changer moi-même,

puisque le Maroquinier que je vis un jour sortir de la tente des cuisines comme un habitué du lieu — j'appris qu'il avait réussi à se faire affecter parmi les dignitaires enviés qu'étaient les éplucheurs de patates — ne voulut à aucun prix me reconnaître, dans un premier temps. Je lui assurai que c'était moi, de la Shell, et lui demandai si, par hasard, il n'y aurait pas à la cuisine quelque chose à se mettre sous la dent, peut-être des restes, un fond de marmite, éventuellement. Il me répondit qu'il regarderait et que pour lui-même il ne désirait rien, mais il me demanda si je n'avais pas par hasard une cigarette, vu que le *Vorarbeiter* de la cuisine était "fou des cigarettes", comme il disait. Je lui avouai ne pas en avoir, alors il s'en alla. Je constatai bientôt qu'il était inutile de continuer à l'attendre, et que l'amitié n'était qu'une chose passagère, visiblement, à laquelle la loi de la vie trace des limites — tout naturellement, d'ailleurs, cela va sans dire. Une autre fois, c'est moi qui ne reconnus pas une étrange créature qui se traînait justement par là, sans doute vers les latrines. La casquette lui tombait sur les oreilles, son visage n'était que bosses, arêtes et angles, son nez était jaune avec une goutte pendant au bout. "Joli-Cœur!" lui dis-je: il ne leva même pas les yeux. Il continua de traîner les pieds, retenant d'une main son pantalon, et je me dis: Ça alors, je ne l'aurais jamais cru. Une autre fois encore, en plus jaune et plus maigre, je crois bien avoir aperçu, un peu plus grand et les yeux encore plus fiévreux, le Fumeur. A peu près à cette époque apparut dans le rapport du *Blockältester*, pendant l'*Abend-* et le *Morgenappell*, une expression qui allait devenir régulière, les chiffres étant sujets à variation: "*Zwei im Revier*", ou bien: "*Fünf im Revier*", "*Dreizehn im Revier*", et ainsi de suite; puis apparut aussi une nouvelle notion, l'absence, la perte, la défection, à savoir: "*Abgang*." Dans certaines circonstances, la bonne volonté ne suffit pas, non. A la maison, j'avais lu qu'avec le temps, et aussi au prix de l'effort nécessaire, on pouvait s'habituer à la vie de détenu. Et ce doit être possible, je n'en doute pas, au pays, disons, dans une prison honorable, civile ou comment dire. Sauf qu'un camp de concentration, selon ma propre expérience, n'en offre pas vraiment les moyens. Et je peux affirmer sans hésiter que — du moins en ce qui me concerne — ce n'était jamais par manque d'effort ou de bonne volonté: le problème, c'est qu'on ne nous donne pas assez de temps, tout simplement.

[pp. 208-212]

En tout cas, il me semblait que j'étais resté longtemps couché comme cela, et j'étais bien, tranquille, serein, sans curiosité, patient, là où on m'avait déposé. Je ne ressentais ni froid, ni douleur, et je ne percevais que par ma raison, et non à travers ma peau, que des gouttes mordantes, entre neige et pluie, me mouillaient le visage. Je rêvassais, je regardais un peu ce que j'avais devant les yeux, simplement, sans aucun mouvement superflu ni fatigue: par exemple, là-haut, le ciel bas, gris et opaque, plus précisément les nuages hivernaux de plomb qui glissaient paresseusement et le cachaient à mes yeux. En même temps, il se déchirait par-ci par-là, des fentes imprévues, des trous plus clairs apparaissaient çà et là pour un bref instant, et ce fut comme le mystère soudain d'une profondeur, d'où une sorte de rayon tombait sur moi d'en haut, un regard rapide et scrutateur d'yeux de couleur indéfinissable mais sans aucun doute clairs, ressemblant un peu en quelque sorte à ceux du médecin devant lequel je m'étais présenté autrefois, à Auschwitz. Immédiatement à côté de moi un objet difforme entra dans mon champ de vision: un sabot, de l'autre côté une casquette de diable semblable à la mienne, deux accessoires pointus — le nez et le menton — au milieu, une dépression caverneuse — un visage. Et puis encore d'autres têtes, des objets, des corps — je compris que c'étaient les restes du chargement, les déchets, dirais-je pour employer un terme plus précis, qui avaient sans doute été mis là en attendant. Quelque temps après, une heure, un jour ou un an, je ne sais pas, je perçus enfin des voix, des bruits, on travaillait, on s'affairait. La tête qui était à côté de moi s'éleva soudain et, plus bas, aux épaules, je vis des bras en loques de détenu qui s'apprêtaient à hisser le corps sur une sorte de charrette ou de brouette, sur d'autres qui s'y entassaient déjà. Au même moment, me parvinrent aux oreilles des bribes de paroles que je réussis à grand-peine à distinguer, et dans ce murmure rauque, j'eus encore plus de mal à reconnaître une voix naguère pourtant si sonore dans mon souvenir: "Je... pro... teste",

balbutiait-elle. Et durant un instant, avant qu'il ne poursuivît son ascension, il s'arrêta en l'air, comme par stupéfaction, me semblait-il, et tout de suite, j'entendis une autre voix, certainement celle de l'homme qui lui tenait les bras. C'était une voix agréable, virile, amicale et, à mon sens, son allemand de *Lager* aux accents quelque peu étrangers trahissait un certain étonnement, une sorte d'ahurissement, plutôt que de la rancœur : "*Was ? Du willst noch leben ?*" demanda-t-elle, et effectivement, à cet instant, moi aussi je trouvai cela étrange, injustifiable et parfaitement immotivé. Alors je décidai qu'en ce qui me concernait je serais plus raisonnable. Mais déjà ils se penchaient vers moi et je fus bien obligé de cligner des yeux, puisqu'une main furetait devant eux, puis je fus jeté au milieu du chargement d'une charrette plus petite, ensuite on me poussa quelque part, je n'étais pas vraiment curieux de savoir où. Une seule chose me préoccupait, une pensée, une question qui ne m'était venue à l'esprit qu'à cet instant-là. Il est possible que ce fût de ma faute si je ne le savais pas, mais je n'avais jamais été assez prévoyant pour me renseigner sur les habitudes, le règlement, les méthodes de Buchenwald, bref, sur la façon dont ils le faisaient ici: au gaz, comme à Auschwitz, ou peut-être à l'aide d'un produit pharmaceutique, ce dont j'avais également entendu parler là-bas, éventuellement avec une balle, mais peut-être autrement, par l'un des mille autres moyens pour lequel mes connaissances étaient insuffisantes — je ne le savais tout simplement pas. En tout cas, j'espérais que ce ne serait pas douloureux et c'est peut-être bizarre, mais cet espoir me remplissait, tout aussi réel que ces espoirs véritables, pour ainsi dire, qu'on fonde sur l'avenir. Et alors seulement, j'ai compris que l'amour-propre est un sentiment qui, manifestement, nous accompagne jusqu'aux derniers instants car, bien que j'aie été taraudé par cette incertitude, je n'ai adressé ni question, ni prière, pas un seul mot, je n'ai pas jeté le moindre regard en arrière ou sur ceux qui poussaient. C'est alors que la route arriva à un virage élevé, et soudain, un vaste panorama s'offrit à mes yeux, en bas. Il y avait là le paysage touffu qui tapissait tout un coteau, les maisons de pierre identiques, les jolies baraques vertes et d'autres, nouvelles sans doute, formant un groupe séparé, peut-être plus sévères et pas encore peintes, le réseau sinueux mais visiblement ordonné des barbelés intérieurs qui séparaient les différentes zones et, un peu plus loin, noyée dans la brume, la masse des arbres pour l'instant sans feuilles. Je ne sais pas ce qu'attendaient là-bas, près d'un bâtiment, tous ces musulmans nus, il y avait des dignitaires qui marchaient de long en large et, si je voyais bien, mais oui, je les reconnus immédiatement à leurs tabourets et à leurs gestes rapides: des coiffeurs — ainsi donc, ils attendaient à l'évidence la douche et l'admission au camp. Mais plus à l'intérieur, les lointaines rues pavées du camp étaient pleines d'animation, on s'empressait, on s'activait mollement, on passait le temps — autochtones, souffreteux, dignitaires, magasiniers, heureux élus des commandos intérieurs allaient et venaient, accomplissaient leurs tâches quotidiennes. Ça et là, des fumées suspectes se mêlaient aux vapeurs amicales, un cliquetis familier monta doucement vers moi, comme le son des cloches dans les rêves et mon regard fureteur tomba sur le cortège des porteurs avec les barres sur les épaules, ils croulaient sous le poids des chaudrons fumants suspendus à ces barres et, à son odeur aigre, je reconnus de loin, pas de doute, la soupe de rave. C'était dommage, parce que ce spectacle, ce fumet firent naître dans ma poitrine pourtant déjà raidie un sentiment dont les vagues croissantes parvinrent à presser quelques gouttes plus chaudes de mes yeux déjà desséchés dans l'humidité froide qui baignait mon visage. Et malgré la réflexion, la raison, le discernement, le bon sens, je ne pouvais pas méconnaître la voix d'une espèce de désir sourd, qui s'était faufilée en moi, comme honteuse d'être si insensée, et pourtant de plus en plus obstinée: je voudrais vivre encore un peu dans ce beau camp de concentration.

[pp. 254-258]

## PRIMO LEVI

***Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz (1986), trad. fr. par André Maugé, éd. Gallimard, 1989.***

*Troisième ouvrage de Levi à propos de son destin de déporté. Il essaie d'en tirer des enseignements plus généraux, notamment à propos de cette expérience profondément troublante de la honte ressentie au voisinage de la mort et aussi sur la posture du témoin, qui se substitue à ceux qui sont morts, mais qui sont les témoins intégraux puisqu'ils sont les victimes véritables. On trouvera dans ces passages une formulation désormais classique du paradoxe du témoignage catastrophique.*

Je relis maintenant un passage de *La trêve*. Le livre n'a été publié qu'en 1963, mais ces mots avaient été écrits dès 1947; j'y montre les premiers soldats russes découvrant notre camp rempli de cadavres et de moribonds:

Ils ne saluaient pas, ne souriaient pas; ils semblaient opprésés, non seulement par la pitié, mais aussi par une obscure réserve qui scellait leurs bouches et tenait leurs yeux fixés sur ce décor funéraire. C'était une honte que nous connaissions bien, celle qui nous submergeait après les sélections, et chaque fois qu'il nous fallait assister à un outrage ou le subir: la honte que les Allemands ne connurent pas, ce que le juste éprouve devant la faute commise par autrui, le remords éprouvé parce qu'elle existe, qu'elle a été introduite irrévocablement dans le monde des choses existantes, et que sa volonté ait été nulle ou trop faible, et qu'elle ait été impuissante.

Je crois n'avoir rien à effacer ou à corriger, mais je dois ajouter quelque chose: que beaucoup (et moi-même) aient éprouvé de la «honte», c'est-à-dire un sentiment de faute, pendant la captivité et après, est un fait certain et confirmé par de nombreux témoignages. Il peut paraître absurde, mais il existe. Je tenterai de l'interpréter pour mon propre compte et de commenter les interprétations des autres.

Comme je l'ai indiqué au début, le malaise indéfini qui accompagnait la libération n'était peut-être pas exactement de la honte, mais il était perçu ainsi. Pourquoi? On peut tenter diverses explications.

J'exclurai de cet examen quelques cas d'exception: les prisonniers, presque tous politiques, qui eurent la force et la possibilité d'agir à l'intérieur du Lager pour la défense et pour le bien de leurs camarades. Nous, la quasi-totalité des prisonniers ordinaires, les ignorions et n'en soupçonnions même pas l'existence: chose logique, puisque, par une évidente nécessité politique et policière (la «section politique» d'Auschwitz n'était pas autre chose qu'une branche de la Gestapo), ils devaient opérer dans le secret, ignorés non seulement des Allemands, mais de tous. A Auschwitz, empire concentrationnaire qui, à l'époque où j'y étais, avait une population juive à 95 %, ce réseau politique était embryonnaire; j'ai assisté à un seul épisode qui aurait dû me faire deviner quelque chose si je n'avais été écrasé par l'épreuve quotidienne.

Vers mai 1944, notre presque inoffensif Kapo fut remplacé, et le nouveau venu se manifesta comme un individu redoutable. Tous les Kapos nous frappaient: c'était manifestement une de leurs tâches, c'était leur langage, plus ou moins accepté — c'était d'ailleurs le seul langage à pouvoir être vraiment compris par tous dans cette Babel perpétuelle. Dans ses diverses variantes, il était compris comme une incitation au travail, un avertissement ou une punition, et dans la hiérarchie des souffrances il se trouvait tout en bas. Or le nouveau Kapo frappait d'une façon différente, rageusement, avec méchanceté et perversité: sur le nez, sur les tibias, sur les parties sexuelles. Il frappait pour faire mal, pour provoquer la souffrance et l'humiliation. Même pas, comme beaucoup d'autres, à cause d'une haine raciale aveugle, mais avec la volonté manifeste d'infliger une douleur, sans

discrimination, et sans prétexte, à tous ses sujets. C'était probablement un malade mental, mais il est évident que, dans ces circonstances, l'indulgence que nous sentons aujourd'hui comme un devoir envers ces malades aurait été déplacée là-bas. J'en parlai avec un camarade croate, un communiste juif: que faire? comment se défendre? faut-il agir collectivement? Lui eut un curieux sourire et me dit simplement: «Tu verras que cela ne durera pas longtemps.» En effet, au bout d'une semaine le cogneur avait disparu. Et, des années plus tard, j'appris dans une réunion de rescapés que certains prisonniers employés au bureau du travail du camp avaient le terrifiant pouvoir d'opérer des substitutions de numéros matricules sur les listes des prisonniers destinés au gaz. Ceux qui avaient le moyen et la volonté d'agir ainsi, de s'opposer ainsi ou de façons différentes à la machine du Lager, étaient à l'abri de la «honte», ou au moins de celle dont je parle, puisqu'ils en éprouveront peut-être une autre. Sivadjan devait être également épargné par elle, cet homme silencieux et tranquille que j'ai nommé incidemment dans *Si c'est un homme*, au chapitre «Le chant d'Ulysse» et dont je sus à la même occasion qu'il introduisait un explosif dans le camp, en vue d'une éventuelle insurrection.

A mon avis, le sentiment de honte et de faute qui coïncidait avec la liberté reconquise était fortement composite: il contenait en lui des éléments différents, et en proportions variables selon les individus. Il faut rappeler que chacun de nous, soit objectivement soit subjectivement, a vécu le Lager à sa manière.

[pp. 71-73]

Je le répète: nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. C'est là une notion qui dérange, dont j'ai pris conscience peu à peu, en lisant les souvenirs des autres et en relisant les miens à plusieurs années de distance. Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale: nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux, les «musulmans», les engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale. Eux sont la règle, nous, l'exception.

[...]

Nous autres, favorisés par le sort, nous avons essayé avec plus ou moins de savoir de raconter non seulement notre destin, mais aussi celui des autres, des engloutis; mais c'est un discours fait «pour le compte de tiers», c'est le récit de choses vues de près, non vécues à notre propre compte. La destruction menée à son terme, l'œuvre accomplie, personne ne l'a racontée, comme personne n'est jamais revenu pour raconter sa propre mort. Les engloutis, même s'ils avaient eu une plume et du papier, n'auraient pas témoigné, parce que leur mort avait commencé avant la mort corporelle. Des semaines et des mois avant de s'éteindre, ils avaient déjà perdu la force d'observer, de se souvenir, de prendre la mesure des choses et de s'exprimer. Nous, nous parlons à leur place, par délégation.

Je serais incapable de dire si nous l'avons fait, ou le faisons, par une sorte d'obligation morale envers ceux qui se sont tus, ou, au contraire, pour nous délivrer de leur souvenir, la chose certaine, c'est que nous le faisons en obéissant à une impulsion puissante et durable. Je ne crois pas que les psychanalystes (qui se sont jetés sur nos problèmes embrouillés avec une avidité professionnelle) soient compétents pour expliquer cette impulsion. Leur savoir a été construit et mis à l'épreuve «au-dehors», dans le monde que, pour simplifier, nous appelions «civilisé»: il en décalque la phénoménologie et tente de l'expliquer; il en étudie les déviations et s'efforce de les guérir. Leurs interprétations, même celles de ceux qui, tel Bruno Bettelheim, ont traversé l'épreuve du Lager, me paraissent approximatives et simplifiées, un peu comme si quelqu'un voulait appliquer les théories de la géométrie plane à la résolution des triangles sphériques. Les mécanismes mentaux des *Häftlinge* étaient différents des nôtres; curieusement, et parallèlement, leur physiologie et leur pathologie étaient aussi différentes. Au camp, le rhume et la grippe étaient inconnus, mais on mourait parfois brusquement, de maux que les médecins n'ont jamais eu l'occasion

d'étudier. Les ulcères gastriques et les maladies mentales guérissaient (ou devenaient asymptomatiques), mais tous souffraient d'un trouble continu qui empoisonnait le sommeil et qui ne porte pas de nom. Le définir «névrose» serait réducteur et ridicule. Il serait plus juste, peut-être, d'y reconnaître une angoisse atavique, celle dont on entend l'écho au deuxième verset de la Genèse: l'angoisse inscrite en chacun de nous du «tohu-bohu», de l'univers désert et vide, écrasé sous l'esprit de Dieu, mais dont l'esprit de l'homme est absent: ou pas encore né ou déjà éteint.

[pp. 82-84]

### 3. Le génocide des Tutsis au Rwanda (1994)

Avant la colonisation du Rwanda par les Belges, la division de la société rwandaise entre Hutus et Tutsis correspondait à une séparation sociale, les Tutsis étant les éleveurs et les détenteurs du pouvoir politique alors que les Hutus étaient cultivateurs. Les colonisateurs s'appuyaient sur les structures de pouvoir traditionnelles, mais ils ont changé de politique au moment de l'indépendance. Désormais, l'appui des puissances (Belgique, France) allait aller aux partis Hutus, qui avaient mis en place une idéologie raciste et discriminatoire à l'égard des Tutsis. Cette politique a donné lieu à plusieurs pogromes, en 1959 et 1973 notamment, qui ont mené à la constitution d'une importante diaspora tutsie, d'abord dans les pays limitrophes (Ouganda, Tanzanie, Burundi, Zaïre), puis en Occident. Cette diaspora a donné naissance à une guérilla armée, le Front Patriotique Rwandais (FPR) qui est officiellement en guerre contre le gouvernement de Kigali à partir de 1990. Cette guerre fournit au pouvoir hutu le prétexte pour poursuivre et étendre la discrimination des Tutsis. Le 7 avril 1994, un attentat des extrémistes hutus contre l'avion du président Juvénal Habyarimana déclenche la machine génocidaire: en trois mois, d'avril à juin 1994, on compte environ un million de morts tutsis (et de hutus qui voulaient protéger leurs amis ou voisins tutsis) massacrés à la machette, par l'armée rwandaise, par les milices *interahamwe*, et même souvent par leurs voisins hutus. Bien que la culture rwandaise soit plutôt une culture de l'oralité, une abondante littérature a déjà vu le jour qui raconte la préhistoire du Génocide (S. Mukasonga, *Inienzi ou les cafards*, Gallimard, 2006), le régime de la survivance (B. Kayitesi, *Demain ma vie*, éd. Laurence Teper, 2009) ou encore l'événement lui-même. Il faut insister sur l'appellation «génocide des Tutsis au Rwanda» parce que l'expression «génocide rwandais» laisse entendre faussement que ce sont les Rwandais dans leur entier qui ont subi un génocide alors que c'est une partie d'un peuple (les Hutus) qui s'est tourné contre l'autre (les Tutsis).

**JEAN HATZFELD**

***Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais, éd. du Seuil, 2000.***

*Jean Hatzfeld est un journaliste français qui s'est rendu au Rwanda peu après le génocide et a recueilli les témoignages de rescapés de la région de Nyamata, au sud de la capitale Kigali. Cette région, plutôt inhospitalière, est particulière parce que de nombreux Tutsis y furent installés de force suite aux pogromes de 1959. Le livre de Hatzfeld est composé d'une suite de quatorze témoignages de rescapés introduits par un récit des circonstances de la rencontre du journaliste. L'extrait ci-dessous (pp. 189-199) est tiré du témoignage de Claudine Kayitesi, 15 ans au moment de l'assassinat de sa famille. Elle s'occupe seule de ses jeunes frères et sœurs rescapés. Remarquable est ici le ton de la parole de la jeune femme, ainsi que les considérations qu'elle fait sur la nature du génocide et ses conséquences.*

C'est un fait que chez nous, le génocide s'est déroulé du 11 avril à 11 heures jusqu'au 14 mai à 14 heures. J'étais en huitième et dernière année de l'école de Nyirurukobwa lorsqu'il nous a atteints. Il m'a appris deux leçons. La première est qu'il manque un mot en kinyarwanda pour désigner les méfaits des tueurs d'un génocide, un mot dont le sens surpasse la méchanceté, la férocité et cette catégorie de sentiments existants. Je ne sais si vous disposez de ce mot dans le vocabulaire français. La deuxième leçon m'est amère, sans toutefois être grave. Elle est que les rescapés, parfois ceux qui ont trop souffert, peuvent se chamailler, eux aussi, pour des bêtises de convoitise par la suite. Même s'ils ont partagé du manioc cru et un terrible destin, s'ils se sont gratté les poux et les vermines dans les cheveux et le dos, unis comme les enfants d'une grande famille, la misère et l'ingratitude peuvent les séparer. Comme si cette trop nécessaire fraternité dans les marais avait asséché pour l'avenir leur possibilité d'entraide et de bienveillance.

[...]

À la nouvelle de la chute de l'avion, j'ai rejoint des fuyards dans la forêt de Kikwi. Nous avons essayé de nous défendre, à coups de pierre. Mais nous étions défaillants et nous avons quitté les terres pour nous réfugier avec tout le monde à l'église. À la première explosion de grenade, j'étais bienheureusement près de la porte de derrière, j'ai réussi à m'esquiver. Je savais que les collines étaient accaparées par les *interahamwe*, j'ai couru en direction des marais, à tort et à travers, sans me retourner. J'entendais d'autres fugitifs dans les fourrés. On connaissait les marais de réputation. On ne s'en était jamais approché auparavant, à cause des moustiques, des serpents et de la méfiance qu'ils répandaient à perte de vue. Ce jour-là, sans ralentir la course d'un pas, on a plongé à plat dans la vase.

La nuit, la forêt d'eucalyptus semblait calme, on a marché jusqu'à Cyugaro. Peu à peu, les fuyards les plus chaceux des bananeraies nous ont ralliés. Notre emploi du temps de survie s'est répété. À l'aube, on descendait dans les marécages, on se faufilait dans les papyrus. Pour éviter de mourir ensemble, on se divisait par petites équipes. On posait trois enfants là, deux enfants plus loin, deux enfants dans un autre endroit. On multipliait les chances, on se mettait en position couchée dans la boue, on s'enveloppait de feuillages. Avant l'arrivée des assaillants, on échangeait des idées pour esquiver la peur; après on ne pouvait même plus chuchoter. On buvait l'eau du marais pleine de boue. Elle était vitaminée, excusez-moi l'expression, du sang des cadavres.

[...]

On ne trouvait jamais à nous chamailler puisqu'on ne pensait qu'à la mort et qu'on devait s'entraider. On dormait à tour de rôle. Vers 5 heures du matin, on commençait à redescendre le chemin, très tranquillement parce qu'on savait les *interahamwe* assoupis. On attendait le lever du jour au bord du marais et les attaques qui allaient recommencer. On portait le même vêtement déchiré, on ne souffrait plus d'impudeur puisqu'on se savait

identiques. On collaborait les uns les autres à se retirer des kilos de poux dans les cheveux. Les moustiques n'hésitaient pas à nous piquer à l'occasion, mais, d'une certaine façon, on était un peu bardés face à la malaria par notre saleté boueuse. On a duré dans cette existence hagarde. On était oubliés du temps. Il devait continuer de passer pour d'autres, des Hutus, des étrangers, des animaux, mais il ne voulait plus passer pour nous. Le temps nous négligeait parce qu'il ne croyait plus en nous, et nous, par conséquent, on n'espérait rien de lui. Donc, on n'attendait rien.

Certains jours, quand ils attrapaient une petite compagnie, ils emmenaient une fille, sans la tuer tout de suite, pour la forcer à la maison. C'est comme ça que des filles se sont sauvé la vie quelques nuits supplémentaires, grâce à la beauté. C'est une coutume des hommes de chez nous de ne pas tuer eux-mêmes les filles qu'ils ont pénétrées, parce qu'ils craignent un mauvais sort à mêler les deux genres de sentiments. Mais, par après, d'autres collègues à eux coupaient les filles et jetaient les corps dans les fossés.

[...]

À entendre les Blancs, le génocide est soi-disant une folie, mais ce n'est pas si vrai. C'était un travail minutieusement préparé et proprement accompli. À écouter des avoisinants hutus, ils ont soi-disant tué quelques personnes sous la menace d'être tués; c'est seulement vrai d'un petit nombre. Parce que le cultivateur fainéant, son champ ne va guère verdoyer; le chauffeur négligent, son camion va tomber en panne; mais dans les marais, on comptait les dizaines de cadavres sans remarquer aucune fainéantise ou négligence chez nos compatriotes hutus.

[...]

Les Blancs ne veulent pas voir ce qu'ils ne peuvent pas croire, et ils ne pouvaient pas croire à un génocide parce que c'est une tuerie qui dépasse tout le monde, eux autant que les autres.

[...]

Une seule fois, je suis retournée avec une copine dans les marais, afin de revoir ces cachettes de boue où nous avons vécu, les mares où ont expiré tous ces avoisinants. Puis je n'y suis simplement plus allée. Souvent, la nuit, des images insistent en rêve; je revois des visages qui me regardent sans mot dire, et quand je me réveille, je sens un malaise entre moi et eux, qui ont été coupés. Non, je ne me sens pas blâmable. Je ne suis pas fautive, parce que je ne pouvais rien faire pour eux. Toutefois, je ne me sens pas bienheureuse de la chance que j'ai eue. Je ne sais pas comment expliquer ce sentiment, puisqu'il concerne une relation très intime entre moi et des gens qui ne sont plus vivants. Je suis gênée et très angoissée quand je pense à eux. Je ne suis pas uniquement triste comme auprès de morts ordinaires.

Je travaille dans l'agriculture pour donner de la nourriture aux enfants. Nous sommes dix enfants sans parents, dans deux habitations, et je suis la plus âgée. Un avoisinant nous a retrouvé une vache, elle nous a déjà donné un veau, elle apporte aussi un peu de lait aux petits et du fumier à la bananeraie. Le samedi, je fais aide-maçon pour gagner des petits sous à Ntarama, je reçois de l'aide du Fonds des rescapés.

Quand je passe devant l'église du Mémorial, je n'aime pas regarder tous ces ossements sans noms. Parfois, j'accompagne tout de même des visiteurs égarés sur le chemin, et je ne peux m'empêcher de fixer les crânes. Je suis mal à l'aise de l'impression que donnent ces orbites creuses, de gens qui ne sont peut-être pas en repos, après ce qu'ils ont souffert et qui ne peuvent enfouir sous terre leur humiliation.

Les *interahamwe*, souvent, quand ils avaient tué une personne, ils prenaient ses vêtements s'ils les trouvaient valables. Nous, quand on rencontrait ces cadavres tout nus qui avaient été découpés, ceux des vieilles personnes, ceux des jeunes filles, ceux de tout le monde en quelque sorte, cette vision de nudité nous brûlait les nerfs d'une terrible façon. Ces corps nus, à l'abandon du temps, ils n'étaient plus tout à fait eux, ils n'étaient pas encore nous. Ils étaient un cauchemar véridique, je ne pense pas que vous pouvez comprendre.

Parfois, je vais prier dans une église, parce que j'ai eu l'opportunité d'être baptisée. Je ne demande désormais qu'une chose à Dieu: de m'aider à ne pas devenir méchante à l'encontre de ceux qui nous font tout ce mal. Rien de plus, vraiment. Je ne veux pas goûter à la revanche. [...]

Souvent je me revois jadis, avec papa et maman, avec les frères et sœurs, je pense aux bancs de l'école, aux livres que je caressais du plat de la main, au métier d'enseignante que j'entrevois, et je peine à goûter à la vie. Avant, j'aimais lire les histoires dans les livres. Aujourd'hui, le temps ne me vient guère en aide, je n'en trouve plus l'opportunité, et je n'en croise plus le moindre exemplaire. Je ne pense pas que le génocide ait changé ma personnalité, sauf que je subis beaucoup la solitude, et cela peut me troubler. Quand je me trouve trop isolée, au milieu de tristes pensées, je me lève et je me dirige chez les voisins, des enfants non accompagnés comme nous, et nous écoutons des morceaux de théâtre à la radio. Je les apprécie beaucoup. Ça nous fait imaginer des personnages lointains et toutes leurs bagatelles.

Je pense que malgré tout il est bénéfique de raconter ce qui s'est passé. Même s'il est tourmentant, pour nous rescapés, de remuer ces souvenirs devant des étrangers, et même si la vérité ne pénètre pas les cœurs durs. Mais je ne peux pas vous aider par des éclaircissements très utiles sur l'origine du génocide.

Je pense d'ailleurs que personne n'écrira jamais toutes les vérités ordonnées de cette tragédie mystérieuse; ni les professeurs de Kigali et d'Europe, ni les cercles d'intellectuels et de politiciens. Toute explication sur ce qui s'est passé faillira d'un côté ou d'un autre, pareille à une table bancale. Un génocide n'est pas une mauvaise broussaille qui s'élève sur deux ou trois racines; mais un nœud de racines qui ont moisie sous terre sans personne pour le remarquer.

Moi, je ne gaspille plus de pensées à comprendre mes anciens avoisinants. Je blague parfois de tout cela pour montrer bonne figure, cependant que mes lèvres savent qu'elles mentent à mon cœur. Je suis très bousculée par cette malédiction, je la contiens pour moi, je l'empêche de me déborder, je reste calme pour les enfants.

## ESTHER MUJAWAYO ET SOUAD BELHADDAD

**SurVivantes, éd. de l'Aube, 2004.**

*Esther Mujawayo, née en 1958, est, avec ses filles et deux de ses sœurs, la seule rescapée de sa famille dans le génocide de 1994. Sociologue, elle travaillait pour une ONG occidentale; après 1994, elle a fondé Avega, l'Association des veuves du génocide d'avril, qui vient en aide aux femmes rescapées au Rwanda, notamment les nombreuses rescapées qui ont été violées et infectées du virus du Sida, et elle s'est spécialisée dans l'accompagnement psychothérapeutique des personnes traumatisées. Elle vit actuellement en Allemagne. L'intérêt de ce livre est non seulement dans la personnalité de sa narratrice, mais aussi dans la forme de l'écriture; il est le résultat d'échanges et de dialogue avec la journaliste Souad Belhaddad, et il prend la forme du discours rapporté même si l'essentiel est rédigé à la première personne. Il y a donc eu une première écoute, et le discours qu'on reçoit est aménagé dans l'espace de cette rencontre de deux femmes.*

Alors Dieu dans tout ça... Dieu, après le génocide, ça m'était devenu complètement égal. Si les gens me demandaient si je croyais ou pas, je répondais: «Je voudrais bien croire ne Lui parce qu'au moins, s'Il n'a pas pu faire quelque chose pour nous, peut-être, Il punira les génocidaires...» Au moins une petite consolation. Mais à la fin, je m'en foutais, je me disais: «Qu'Il existe, tant mieux, ou qu'Il n'existe pas, tant pis, ça m'est complètement égal.» C'est seulement après, bien après que j'ai recommencé à avoir un peu la foi. C'est étrange... C'est à cause d'une de mes amies, Joséphine qui, elle, a tout perdu. Elle a perdu ses enfants, a été elle-même coupée à la tête, laissée pour morte sur les cadavres de ses enfants qui venaient tous d'être tués et... elle a survécu. On avait fait nos études ensemble et comme elle n'avait pas pu poursuivre, elle s'était mariée très tôt. [...] Quand elle me retrouve, c'est justement le moment où je suis si révoltée contre Dieu, où je suis dans cet état d'esprit de «vengeance, vengeance!» Je la rencontre donc et elle me dit: «Écoute Esther, arrête! Tu es en train de jouer le jeu du diable!» Et elle continue: «Esther, tu me connais, nous avons étudié ensemble. Tu sais combien d'enfants j'avais, tu sais ce que j'ai vécu, tu sais. Mais j'ai décidé de ne pas me laisser tuer une deuxième fois par le diable. C'est le diable qui a fait, c'est le diable qui les a armés, qui leur a donné la machette, et ils ont tué, tué, tué. Ils ont presque réussi l'extermination, la solution finale. Mais Dieu est plus fort que le diable. C'est pour ça que tu as survécu. Et toi, maintenant, tu es en train de mourir à l'intérieur parce que ça, c'est le plan numéro deux du diable: tous ceux qu'il n'a pas eus par la machette, il veut les avoir à l'intérieur. Et ils vont être des morts vivants [...].» C'était sa philosophie, ou sa croyance. Je l'ai aussitôt invitée à rejoindre Avega et aujourd'hui, elle en est même la présidente pour la région de Kigali.

Joséphine m'a vraiment secouée. Elle était vraiment bien placée pour me le dire et elle me l'a dit. Elle n'a pas ménagé ses mots: «Tu sais ce que j'ai vécu, ce que j'ai perdu. Qu'est-ce que j'ai encore maintenant ? Je n'ai plus de santé, plus de maison, plus mes enfants, plus de famille.» Là, ça m'a fait quand même quelque chose. C'est d'elle, en fait, que j'ai pris cette chose dont je t'ai parlé, cette décision de me dire: «Esther, regarde ce que tu as, au lieu de voir seulement ce que tu as perdu», et d'être moins fâchée avec Dieu.»

[pp. 73-74]

Jusqu'à présent, mes sœurs et moi, nous n'avons pas pu enterrer Stéphanie et ses enfants. J'ai eu envie, à un certain moment, d'aller battre Thomas pour le faire avouer. Puis, j'ai laissé tomber: la vengeance me demanderait trop d'énergie. De toute façon, si je frappe, je serais en tort et je risquerais la prison. Agresser quelqu'un est un délit. Lui a participé à la tuerie des miens mais n'a pas commis de délit et n'est pas coupable. Il y a deux poids et deux mesures. Alors j'ai choisi de m'épuiser autrement, dans mes batailles

pour Avega, la défense des femmes malades du sida, la scolarisation des orphelins, le lobbying international... et c'est ma vengeance à moi que de les considérer comme des moins que rien, ces tueurs, et de ne plus m'en occuper. Je veux seulement qu'on m'assure qu'ils ne sont plus une menace et ne comptent plus me tuer. Je veux vraiment qu'ils me fichent la paix, puisqu'un génocide, c'est la mort de milliers d'individus, mais sans tueurs.

En temps normal, quelqu'un meurt, tu l'enterres, tu fais ton deuil et continues ta vie. Dans un génocide, ce n'est pas quelqu'un qui meurt: tout le monde meurt. Et à propos des tueurs, c'est grand mystère, personne ne les connaît. Tu passes ton temps à vouloir montrer que les tiens ont été tués, alors que c'est évident, et comme tu ne peux pas citer celui qui a tué car sa famille, ses voisins, tous concernés, ne vont rien dire, tu restes perdu. Personne ne les a tués, nos morts.

[pp. 85-86]

Même sans l'existence du mot, le viol a mis longtemps à se révéler après le génocide. Aujourd'hui, dix ans après, ça reste toujours un tabou. Nous-mêmes, à Avega, notre association de veuves rescapées du génocide, lorsqu'on a décidé de faire une étude sur le sujet, quatre années avaient déjà passé. On s'était rendu compte qu'il y avait de plus en plus de cas de viols, lors d'entretiens individuels durant lesquels des jeunes filles et des femmes nous confiaient leur contamination par le sida. C'était leur façon de dire l'indicible. Le résultat de cette étude a été plus qu'accablant: quatre-vingts pour cent des femmes qui ont survécu ont été violées, et plus de la moitié d'entre elles est infectée par le sida. Les génocidaires leur ont inoculé une mort lente. Une grande partie de ces victimes y a déjà succombé. L'autre, survivante, n'a quasiment aucun moyen de se soigner.

Ces victimes vivent cet insupportable paradoxe: devoir leur survie à un viol. La plupart du temps, les tueurs avaient d'abord massacré leur famille en leur présence, avant d'abuser d'elles et de les épargner. Un paradoxe et une remarquable mise en scène de l'horreur: en effet, les tueurs les laissaient en vie pour qu'elles vivent un enfer pire que la mort. C'est-à-dire pour qu'une fois épargnées, elles ne fassent que regretter d'avoir été laissées en vie. Pour que -et le pire, je crois, est là- pour que *survivre ne leur ait servi à rien...* Elles ont tenu pendant le génocide parce que tu tiens, pendant un génocide, sans même le savoir, sans même le décider, un peu par réflexe machinal de vie, par instinct. Elles ont tenu pour surpasser cette horreur et maintenant qu'elles y sont parvenues, dix ans après, elles sont dans une mort continue. Elles agonisent. La puissance d'un génocide, c'est exactement cela: une horreur pendant, mais encore une horreur après. Ce n'est pas la fin d'un génocide qui achève un génocide, parce qu'intérieurement, il n'y a jamais de fin à un génocide. Il y a juste l'arrêt des tueries, des massacres, des poursuites -mais il n'y a pas de fin à la destruction.»

[pp. 196-197]

**REVERIEN RURANGWA**

***Génocidé*, Presses de la Renaissance, 2006, rééd. coll. J'ai lu, 2008.**

*Révérien Rurangwa, né en 1978 et vivant actuellement près de Neuchâtel, est le seul rescapé de sa famille. Ses blessures, très visibles à même son corps, font de lui un mémorial vivant, comme il le dit lui-même. Ce livre est le récit de l'assassinat de sa famille et en même temps un état des lieux de sa situation de jeune adulte travaillant ses traumatismes, luttant pour la justice et cherchant une forme de paix avec l'existence. Il est toujours en attente d'un titre de séjour en Suisse qui lui permettrait de construire son avenir. On a affaire ici à de la littérature de témoignage au sens d'une littérature écrite pour et au nom des morts. C'est aussi des passages insoutenables décrivant très exactement l'expérience de l'extermination.*

### ***La jupe rouge de ma mère***

Des cris, des hurlements. Des supplications, des gémissements. Des ricanements, des sifflements.

Les fusils se sont tus, pas la peine de gaspiller les balles quand une lame suffit.

Ils fauchent. Le carnage, tout autour de la cabane. Des milliers de corps jonchent la colline, rougissent l'herbe. Et nous, attendant l'inévitable, petite troupe prostrée dans la nuit, figée dans un silence lourd que seule déchire la prière de ma mère qui répète: «Seigneur, sauve-nous; prends-nous dans ton Paradis; Seigneur, pardonne-nous nos offenses; accueille-nous avec toi dans ton Royaume.» Et, quand elle se tait, Pascasie prend le relais en récitant le chapelet, cette prière à Marie, la femme qui eut le courage d'accompagner son fils jusqu'au lieu de son supplice. J'en prendrai conscience des années plus tard: c'est à ce moment précis, en écoutant sa supplique, que je n'ai jamais autant aimé ma mère et que j'ai perdu la foi.

Puis, des coups à la porte. Les Hutu ont probablement gardé notre tanière pour la fin, tel un dessert à déguster, sachant que nul ne pourra leur échapper. La serrure est sommaire, elle ne résistera plus longtemps. Ils cognent, cognent, crient, s'excitent les uns les autres, soufflent dans leur sifflet, comme des supporters de foot autour d'un stade. Affalé au pied du linteau, mon oncle Jean, brûlant de fièvre, halète. Nos provisions de haricots et de manioc sont épuisées. Nous n'avons ni mangé ni bu depuis trois jours, peu importe: ce n'est pas de soif que nous allons mourir.

Le verrou saute. La porte s'entrouvre. Mes petits frères et mes cousins pleurent, les cousines crient. Le premier tueur qui passe prudemment la tête dans l'entrebâillement, je le reconnais. C'est Simon Sibomana, le tenancier taiseux d'un cabaret au centre commercial. Un homme d'âge mûr, courtaud, gras, avec un ventre rond, des lèvres épaisses et rouges. Il tient une machette à la main et pue la sueur. Derrière lui, la troupe se bouscule. Il avance un peu pour s'accoutumer à la pénombre et scruter ses victimes. Une seconde, à peine. Il se méfie. Il redoute sans doute un coup, mais derrière la porte il n'y a que ma grand-mère allongée. Sibomana hurle: «Couchez-vous, allez, vite, allongez-vous à terre!» Il aperçoit mon oncle Jean, qui se redresse un peu, sur sa gauche, qui le regarde, la tête en arrière. D'un geste vif, le Hutu lui tranche le cou. Un jet de sang jaillit jusqu'à la tôle du toit, dans un bruit de flûte, comme un tuyau débranché.

Un enfant hurle plus que les autres quand mon oncle s'effondre, c'est Jean Bosco, son dernier enfant, âgé de 9 ans. Sibomana le fait taire d'un coup de machette qui lui tranche le crâne dans un bruit de chou fendu. Il enchaîne en frappant Ignace Nsengimana, 4 ans, qu'il jette dehors après l'avoir macheté, j'ignore pourquoi. Je me souviens que le short bleu d'Ignace était déchiré et laissait voir ses fesses. En d'autres temps, cela nous aurait fait rire.

Le sang appelle le sang. C'est le déchaînement. Le tueur piétine ma grand-mère, allongée par terre. Il ne l'a pas vue dans la pénombre. Il va la frapper quand elle lui dit d'une voix ferme:

— Laisse-moi au moins prier!

— Ça ne te sert à rien! Même Dieu vous a abandonnés!

Il la cogne à coups de pied, puis il la coupe.

Moi, je ne sens rien. Rien que l'horreur, la peur, la terreur. La peur qui me saisit, me paralyse, me ligote. Comme le venin d'une araignée qui me refroidit tout à coup. Le cœur cogne, la sueur m'inonde, partout. Une sueur glacée.

Sibomana coupe, coupe. Les autres aussi. Avec une cadence de métronome, des gestes précis. Les machettes se lèvent, s'abattent, se lèvent, retombent. C'est une mécanique bien huilée. On dirait des hommes aux champs, réguliers comme des bielles. Et toujours ce bruit mouillé de légume tranché.

Il s'avance vers nous, mais je ne peux pas crier, ni pleurer. Je suis accroupi dans un coin, face à la porte, contre un sac contenant des peaux de vache séchées et des pots de lait, appartenant à ma grand-mère. Mon cousin Valens Karangvva, 11 ans, un clown qui faisait rire toute la famille, se blottit contre moi, effaré. Je me protège derrière un léger matelas sur lequel a sommeillé l'un de mes petits cousins. Illusoire bouclier.

Le Bon Dieu, c'était l'un des rares sujets avec lesquels on ne plaisantait pas avec ma mère. Pas un dimanche sans la messe; pas un repas sans la bénédiction et l'action de grâce; pas un matin, pas un soir sans la prière pour ouvrir le jour et le clore. Puis quand nous étions couchés, maman étendait une natte dans le salon, s'agenouillait et récitait les cinq Pater et les cinquante Ave du chapelet. Le mur de notre; chambre jouxtait la pièce à vivre; en appuyant l'oreille contre la cloison, j'entendais ses invocations qui devenaient les miennes, et je m'endormais en murmurant: «... Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... Et délivre-nous du mal. Ainsi soit-il.»

Notre mère allait à pied à la messe de 7 heures tous, les dimanches matin, une demi-heure pour aller, une demi-heure pour revenir. «Dieu est réellement présent dans sa sainte Eucharistie, nous répétait-elle. Il se donne à nous par sa Parole et dans son Corps, sous les apparences du pain et du vin, pour nourrir ses enfants. Pourquoi ne profitons-nous pas plus souvent de cet immense cadeau ?» Sa foi passait dans ses actes; elle partageait souvent le sel précieux avec des voisins hutu qui en étaient privés, elle était attentive aux besoins des plus pauvres. Sa conviction rayonnait en compassion. Son autorité était douce et compréhensive. Un soir par semaine, elle participait au groupe de prière charismatique de la paroisse. De nombreux chrétiens hutu y participaient aussi. Ils chantaient, louaient Dieu, priaient ensemble en levant les mains au ciel. Ces mêmes mains qui s'abattent sur nous en ce moment. «... Délivre-nous du mal...»

Ma mère a fêté ses 38 ans le 12 février dernier. Je lui ai offert pour l'occasion une robe rouge achetée avec mes économies au marché de Mugina. Cette robe de coton léger, fendue derrière, s'évase légèrement. Deux poches, décorées d'un liseré blanc, sont cousues devant. Elle s'harmonise parfaitement avec le tee-shirt immaculé que «Mama» porte pour en faire ressortir l'éclat coquelicot. Je crois que ma mère l'aimait beaucoup et j'en étais fier. Je veux dire: j'étais fier de mon cadeau, mais surtout, j'étais fier de ma mère que je trouvais si belle lorsqu'elle portait ma robe rouge.

Le meurtre de ma mère fut la pire atrocité à laquelle il me fut imposé d'assister.

Les sœurs, les filles, les femmes des tueurs ont suivi ceux-ci dans la cabane. C'est un massacre en famille: sous le regard des enfants, les hommes coupent, les femmes et les filles pillent, détroussant les cadavres, fouillant les poches, arrachant les colliers, détachant les montres et les bracelets, emportant les souliers et les vêtements quand ils ne sont pas tachés de sang.

Avant que Sibomana ne frappe ma mère, une fille crie: «Simon, attends! Tu vas salir la robe!» L'assassin suspend son geste et il dit même à ma mère en la fixant: «Arrête de prier,

ça m'énerve!» Deux harpies se précipitent vers elle en lui ordonnant: «Déshabille- toi!» Ma mère est en oraison, agenouillée. Comme elle n'obéit pas assez vite à leur gré, l'une des filles la fait pivoter, lui arrache ses habits, jusqu'au soutien- gorge. (Je la revois en moi, cette fille: elle porte un short, et elle a noué autour de sa taille les dépouilles de ses victimes - des pagnes, des pulls, des pantalons - en une sorte de boudin.) Elle dénude entièrement ma mère. En riant. Sans doute veut-elle aussi humilier sa victime. Or l'humiliation est une blessure pire qu'un coup de machette; elle ne se pardonne pas.

C'est ainsi que je vois ma mère, celle qui m'a donné la vie, comme je ne l'avais jamais vue, entièrement nue.

La haine du Hutu, des Hutu, de tous les Hutus, se vrille en moi à cet instant comme les dents d'un harpon qui ne pourra jamais être retiré tant il pénètre loin dans la chair. Une haine noire, mortelle, intense, inextinguible et totale qui ne fait que redoubler, se multiplier soixante-dix-sept fois, lorsque Sibomana prend tout son temps pour ouvrir le ventre de ma mère et que j'entends celle-ci murmurer: «Papa, papa, pourquoi m'as-tu fait naître<sup>7</sup>?»

[pp. 43-48]

Cette visite du centre d'extermination, au sud de la Pologne, à cinquante kilomètres de Cracovie, m'a profondément impressionné. Aller à Auschwitz n'est pas faire du tourisme, ni un pèlerinage, c'est un voyage intérieur dans une confrontation avec le lieu du Mal, le symbole du Génocide, le paradigme du Crime contre l'humanité. «Une borne inamovible de l'Histoire», selon l'expression d'un détenu du Struthof. Un lieu où tous les rescapés se retrouvent en quelque sorte chez eux, si j'ose dire. C'est cette étrange fraternité que je viens de partager avec une trentaine d'autres rescapés de génocides en ce mois de janvier 2004, à l'invitation du Congrès des Juifs de France. Il y a dans notre délégation de vieux Arméniens, des Juifs âgés, de jeunes Tutsi, des Hereros du Mozambique. Mais un survivant n'a pas d'âge. Si nos langages sont différents, une complicité s'est créée entre nous qui se passe de mots lorsque nous découvrons les monticules de chaussures, les tas de cheveux coupés, les galeries de portraits, les traces de pieds nus dans la terre gelée... Nos corps se raidissent dans un vain réflexe de défense.

Impossible de ne pas peupler ce neigeux paysage de zombies, vêtus de loques zébrées, errant, voûtés, entre les baraquements alignés et les hauts barbelés. Impossible aussi de ne pas superposer les images que je porte en moi. Elles paraissent très contrastées. Ce ne sont pas des baraques dans une plaine lugubre mais des collines riantes où les couleurs éclatent sous un ciel bleu limpide. Approchez un peu et vous discernerez des corps alignés au bord des routes, comme des allumettes, dont le sang a noirci la poussière, et des rivières charriant des milliers de cadavres ballonnés, mains liées dans le dos. Tout un pays transformé en champ de la mort. La barbarie méthodique à ciel ouvert.

À travers une couronne de feuillage, on distingue une piste rouge qui traverse la forêt bleutée. De part et d'autre de la route, des colonnes d'humains. Au milieu de la piste, trois ou quatre hommes discutent paisiblement. Soudain, l'un d'eux lève la main et abat la machette qui semble naturellement la prolonger sur l'un des passants qui s'effondre. Il achève son travail tandis qu'un de ses comparses prend le relais et frappe une autre personne. C'est filmé au téléobjectif, on ne distingue pas les détails. Les ombres basculent avec lenteur sur le sol. Encore un coup, et deux, et trois sur les silhouettes, à terre, dans la poussière de latérite, et les gardiens de la route reprennent tranquillement leur papotage.

C'est l'une des rares images télévisées du génocide tutsi. Malgré l'éloignement de la prise de vue, elle brutalise, comme si la distance ne pouvait rogner l'atrocité du geste gratuit. On ignore pourquoi cet homme se met à frapper un autre homme et l'abat; sans doute, l'ignore-t-il lui-même. Tous les prétextes, de loin, semblent futiles. Ces silhouettes se ressemblent: elles sont celles d'un homme et d'un autre homme, signes d'une humanité commune et partagée. Ils pourraient être frères et amis. Non, ce sont les ombres

---

<sup>7</sup> Elle le dit en kinyarwanda: «Data, data, wambyaye wambyariye iti we?»

revenantes de Caïn et d'Abel. Ce qui surprend aussi c'est le côté capricieux du coup porté, comme une envie subite de boire un coup ou d'aller pisser, ou de faire un peu d'exercice: «Tiens, je m'ankylose, je vais en macheter un, ça va me détendre!» Ce qui frappe enfin, dans ces images symboliques, c'est cette «banalité du mal» qu'a bien décrite la philosophe Hannah Arendt, avec ses «fonctionnaires falots, figurants sans envergure, intérimaires du néant», ses hommes de main anonymes, ses tâcherons interchangeables.

## Commentaires pédagogiques

Ces textes de témoignages ont été choisis d'une part pour leur qualité littéraire, d'autre part pour ce qu'ils nous informent sur les manières possibles d'écrire en un temps de catastrophe, et sur un temps de catastrophe, et d'en témoigner.

Ils sont de nature très différente, récit ou poème, roman ou entretien, autobiographie sous diverses formes.

Certains de ces textes sont-ils plus adaptés à des publics scolaires plus âgés ? Il nous a semblé qu'il était difficile de l'affirmer sans savoir l'usage pédagogique qui en serait fait. Et nous avons donc renoncé à établir une classification.

Pourquoi lire en classe un texte dont le contenu est difficile, horrible, susceptible de faire réagir sur le plan des émotions ? Cela n'a bien sûr de sens que si ce texte est suffisamment contextualisé auprès des élèves (qui l'a écrit, à propos de quel contexte historique, dans quel contexte historique, etc.). Et si, sans s'arrêter seulement aux émotions qu'il déclenche, une activité d'analyse historique ou littéraire permet de lui donner davantage de sens.

En histoire, la question se pose de savoir quel aspect des questionnements de l'histoire sur les sociétés, quel élément de la grammaire de l'histoire, peut être donné à voir aux élèves pour chacun des textes afin de le resituer autant que possible dans l'histoire. Pour chaque extrait de texte, il y a sans doute un aspect qui transparaît plus particulièrement : par exemple, la distinction de l'histoire et de la mémoire, l'une des questions fondamentales posées en amont de toute narration historique, la toute petite marge de manœuvre des acteurs ou encore le croisement des points de vue différents des victimes, des bourreaux et des témoins, etc.

En littérature, ce sont des aspects différents qui peuvent être mis en évidence, comme la nature du récit, sa relation au temps, son rapport au passé et à la société qu'il décrit, les modes de narration qui le produisent, ses codes de représentations, les différents niveaux de lecture dont il peut faire l'objet, etc.

Dès lors que la mémoire est une affaire de transmission, qui passe aussi bien par le témoignage que par la divulgation des résultats de l'enquête historique, elle entretient une relation étroite avec l'écriture et la production littéraire. Aussi serait-il intéressant d'interroger et de mettre en évidence les interactions possibles entre histoire et littérature, notamment en ce qui concerne les manières de gérer les émotions en classe.

Les approches spécifiques des didactiques de l'histoire et de la littérature sont encore développées dans les deux textes ci-après.

## La construction d'une pensée historique<sup>8</sup>, par Charles Heimberg

### 1. Une histoire problématisée qui met à distance et fait réfléchir

L'histoire problématisée suggère un questionnement des sociétés qui permet de mieux appréhender leur complexité en ayant simultanément recours à plusieurs types d'explication, non seulement de cause à effet, mais aussi par exemple d'un point de vue structural ou en faisant intervenir les acteurs de l'histoire. Elle porte en priorité sur les changements, les conflits et les différences qui marquent les organisations collectives, ainsi que sur les manières de les gérer. Elle s'interroge sur les conditions de l'établissement et de la préservation du lien social. En cela, elle n'évacue en aucune manière les données factuelles, mais elle se donne les moyens de leur analyse, de leur mise en perspective.

Quelles sont les questions spécifiques que l'on se pose lorsqu'on a chaussé les lunettes de l'histoire pour observer une société ? Une première catégorie de ces questions relève de la comparaison, c'est-à-dire de l'examen des analogies possibles et des distinctions qui s'imposent entre deux situations historiques ou entre deux sociétés. Y a-t-il un aspect de ce passé qui me fait comprendre le présent dans lequel je vis ? Au contraire, quelles sont les spécificités, les marques d'étrangeté, qui caractérisent telle société du passé et la distinguent de mon présent ? Une deuxième catégorie de ces modes de pensée a trait à la périodisation, à la complexité des temps et durées, à la perception des rythmes différenciés du changement. Comme l'histoire s'intéresse en premier lieu aux transformations qui ont marqué les sociétés humaines, elle scrute en priorité la part des ruptures et des continuités, mais aussi les rythmes de ces évolutions. Aussi le travail de périodisation permet-il de donner un sens différent aux événements suivant la temporalité dans laquelle ils sont inscrits. Enfin, parce que l'histoire traite du social et rend compte de ses travaux dans la société, elle interagit avec les manifestations de la mémoire et fait l'objet d'usages publics permanents dans les domaines politique, culturel, etc. Elle est régulièrement invoquée dans les œuvres humaines, pour le meilleur et pour le pire. Ce qu'il s'agit également de faire connaître et de savoir décrypter.

Cette première grille de lecture suggère que l'enseignement de l'histoire soit organisé autour de cinq modes de pensée historiens<sup>9</sup>, associés tour à tour à une thématique d'histoire pour chaque séquence d'apprentissage. Ces modes de pensée portent respectivement sur l'éclairage du présent par des éléments du passé, sur l'étrangeté du passé dans sa spécificité, sur la complexité des temps et des durées, sur la prise en compte de l'histoire dans les œuvres et les médias et sur la distinction entre l'histoire et la mémoire.

S'agissant des deux derniers d'entre eux, autour des usages publics de l'histoire, la posture proposée ne consiste pas à les stigmatiser au nom d'un caractère présumé toujours plus sérieux de la production historique, mais à examiner de cas en cas les situations en termes d'interactions, qui peuvent parfois être positives, d'autre fois négatives, entre les discours scientifiques et les recours à l'histoire, mémoriels, artistiques ou médiatiques, dans l'espace public.

---

<sup>8</sup> Extrait de « Constructions identitaires et apprentissage d'une pensée historique : deux enjeux autour de l'histoire scolaire en Suisse romande et ailleurs », in Emmanuelle Piccard & Laurence de Cock (dir.), *La fabrique scolaire de l'histoire*, Marseille, Agone, 2009.

<sup>9</sup> Voir Charles Heimberg, *L'histoire à l'école. Modes de pensée et regard sur le monde*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, 2002.

## **2. Une histoire investigatrice qui reconstruit les présents du passé et ouvre à la conscience historique**

Une histoire investigatrice ne se contente pas d'une approche d'antiquaire, en examinant un objet du passé pour lui-même sans jamais le mettre en relation avec d'autres passés. Elle s'interroge sur l'événement et tente de lui donner un sens particulier. La comparaison et l'analogie se trouvent ainsi au cœur de la pensée historique et des activités cognitives qu'elle développe. Dans le champ scolaire, ce travail implique toutefois un usage raisonné et maîtrisé de l'activité de comparaison, consistant à faire l'inventaire des différences et des similitudes, mais en restant attentif au double écueil de l'anachronisme et de la téléologie. Il s'agit d'initier les élèves et les étudiants à la complexité des faits de l'histoire, aux controverses que suscite leur interprétation, aux versions divergentes d'un même événement, etc.

La comparaison à travers l'espace et le temps mène ainsi à utiliser des concepts de temporalité comme le champ d'expérience des acteurs de l'histoire, inscrit dans leur passé, l'horizon d'attente, situé dans leur avenir prévisible ou souhaité, qui les mobilise ou les désespère<sup>10</sup>, ainsi que l'espace d'initiative, plus ou moins grand, dont ils disposent tous dans leur présent<sup>11</sup>. Un usage clairvoyant de ces concepts permet de rendre plus explicite la reconstruction du passé qui porte plus précisément sur tous ces présents successifs marqués par des conditions matérielles et intellectuelles particulières, par des champs d'expérience et des horizons d'attente, mais aussi par l'incertitude de l'avenir. Ainsi, reconstruire les présents du passé, c'est prendre en considération le fait que, contrairement aux historiens, les acteurs de l'histoire ne connaissent pas la suite des événements. C'est tenter de tenir compte des conditions réelles dans lesquelles ils ont fait des choix et décidé leurs attitudes. C'est en même temps prendre en considération l'univers mental dans lequel ils ont baigné et, sur le plan des temporalités, les régimes d'historicité<sup>12</sup> auxquels ils se sont référés. Autant de questionnements et de modes de compréhension qui contribuent à l'édification d'une conscience historique.

## **3. Une histoire qui interroge fondamentalement les sociétés**

La pratique de l'histoire, en fin de compte, ne peut être qualifiée d'investigatrice si elle ne mène pas à poser certaines questions aux sociétés qu'elle examine. L'histoire ne joue ainsi véritablement son rôle critique à l'égard de ces sociétés qu'à travers des interrogations particulières. C'est ainsi qu'en amont de toute narration historique, cinq catégories de questionnement sur les sociétés humaines peuvent être identifiées. Elles se présentent chacune sous la forme d'une opposition :

- entre l'inéluctabilité de la mort et la possibilité de tuer autrui, entre le fait de devoir mourir et celui de pouvoir tuer ;
- entre les notions d'ami et d'ennemi, une opposition formelle qui demeure ouverte à tous les contenus possibles ;
- entre le dedans et le dehors, entre l'inclus et l'exclu, une opposition qui crée des formes de spatialité terrestre, mais qui peut être aussi prolongée par celle qui existe entre le secret et le public, l'opaque et le transparent ;
- entre l'homme et la femme, un rapport d'altérité fondamental, mais aussi une relation nécessaire à la vie et à la descendance, qui débouche sur la paternité, la maternité, ainsi que sur l'existence de générations ;

---

<sup>10</sup> Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'ÉHÉSS, 1990 (édition originale 1979).

<sup>11</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

<sup>12</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

- entre le seigneur et le serviteur, entre le patron et l'employé, entre le dominant et le dominé, autant de formes de dépendance ou de hiérarchisation des rapports humains qui marquent des catégorisations juridiques et sociales<sup>13</sup>.

En fin de compte, ces différents aspects des sociétés humaines, et les manières dont ils évoluent à travers le temps, donnent largement à voir ce que sont les contenus de l'investigation historique. Ce sont des questions fondamentales qui permettent de reconstruire les aspects spécifiques de chaque société examinée. Elles placent également les hommes et les femmes de toutes les conditions et de toutes les identités au cœur du questionnement de l'histoire. Sur le plan scolaire, elles vont inspirer des constructions didactiques qui soient susceptibles, autant que faire se peut, de permettre aux élèves de construire du sens en s'intéressant à l'histoire humaine.

#### **4. Une histoire déployée à toutes les échelles de la coprésence**

Toute réflexion en sciences sociales s'oriente de prime abord en fonction d'une question préalable : de qui suis-je solidaire ? Le suis-je de ma lignée, de mes ancêtres ou descendants, ou le suis-je de mes contemporains ? À quelle distance cette solidarité se déploie-t-elle ?<sup>14</sup> Ces questions cardinales, qui posent le problème de la coprésence et de sa reconnaissance, sont décisives.

L'histoire, science des différences, est attentive à l'autre, proche ou lointain, et s'efforce de le reconnaître. Par ses questionnements, elle exerce un regard dense sur les sociétés par lequel elle intègre des points de vue croisés et contradictoires sur un même fait d'histoire. Elle permet par exemple de percevoir la diversité des durées, les jeux de signification qu'induisent les mécanismes de la périodisation, la profondeur des temps, c'est-à-dire la pluralité, et parfois la contemporanéité, d'univers mentaux qui marquent les membres d'une même société dans leur coprésence. Cette densité du regard est aussi rendue possible par le jeu des échelles spatiales, c'est-à-dire l'interaction des dimensions locale, nationale, plurinationale et mondiale de l'histoire humaine.

Le mouvement entre les différentes échelles spatiales de l'histoire implique un travail de mise en relation par lequel la signification d'un fait local vaudra au-delà de cet espace. « *Quand une « petite histoire » les résume toutes, [elle] devient grande, immense* », a par exemple écrit Nuto Revelli dans la préface d'un livre consacré à un jeune Polonais parti travailler en Allemagne et victime du national-socialisme<sup>15</sup>. Son histoire, qui vaut pour beaucoup d'autres, a été finalement l'histoire d'un télescopage des échelles, entre la micro-échelle de la vie d'un adolescent du XX<sup>e</sup> siècle et la macro-échelle d'un système criminel de destruction humaine.

Une histoire enseignée qui met en relation et qui privilégie les faits qui valent pour beaucoup d'autres s'efforce en même temps de s'affranchir de toute vision étroitement nationaliste ou européocentrée ; notamment par la perspective comparatiste qui permet de constater la présence de récits mythologiques, ou de situations d'invention de la tradition, dans toutes les cultures et dans tous les contextes nationaux.

La nécessité de faire varier les échelles spatiales de l'histoire est également une conséquence du caractère multiculturel de plus en plus affirmé de nos sociétés. S'y référer permet de proposer à tous les élèves des contenus d'histoire dans lesquels ils puissent s'inscrire, qui puissent donc les concerner d'une manière ou d'une autre. Il s'agit de tenir compte de la pluralité des identités présentes dans une classe, ainsi que de la pluralité

<sup>13</sup> Reinhart Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1997 (édition originale 1987).

<sup>14</sup> Denis Rétaillé, « Faire de la géographie un programme », *EspacesTemps*, n° 66/67 (Histoire / géographie, 1. L'arrangement), Paris, 1998, pp. 155-173.

<sup>15</sup> Christoph Schminck-Gustavus, *Mal di casa. Un ragazzo davanti ai giudici. 1941-1942*, Turin, Bollati Boringhieri, avec une préface de Nuto Revelli, 1994 (1986).

identitaire propre à chaque individu dans nos sociétés complexes. Mais il ne s'agit pas pour autant d'enfermer quiconque dans une identité présumée<sup>16</sup>.

Les échelles de la coprésence concernent non seulement les espaces, mais aussi la complexité des sociétés. Ainsi, pour comprendre le passé, il est essentiel de parvenir à intégrer les points de vue des vaincus et des dominés, c'est-à-dire de considérer l'envers du décor, de broser l'histoire à rebrousse-poil. S'ouvrir aux points de vue des subalternes, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs, constitue en effet une nécessité, au plan didactique, si l'on veut que les apprentissages scolaires de l'histoire relèvent effectivement de notre communauté de destin planétaire.

Enseigner une histoire de tous, c'est donc s'efforcer de traiter des situations historiques en donnant à voir la pluralité des postures et des points de vue de tous ceux qui ont été impliqués, à un titre ou à un autre, dans les événements qui sont pris en considération. C'est encore montrer la nature des conflits en jeu et l'existence d'intérêts divergents, voire même de légitimités contradictoires, au sein des sociétés humaines. Par ailleurs, le développement d'une histoire qui intègre le point de vue des vaincus constitue un moyen d'éviter d'attiser des exigences mémorielles, en termes de concurrence des victimes, sous l'effet des silences et des occultations de l'histoire transmise.

---

<sup>16</sup> François Audigier & Charles Heimberg, « Quel droit des migrants à des contenus scolaires qui favorisent leur intégration ? », actes du colloque *Migrants et droit à l'éducation : perspectives urbaines* des 11-12 avril 2003 à Genève, *L'Éducation en débats : analyses comparées*, Neuchâtel, HEP-Bejune, Vol. 2, 2004, pp. 118-130.

## L'écriture en un temps de catastrophe, par Bruno Védrynes

A quoi bon écrire en un temps de catastrophe ? Ou ce qui reviendrait sensiblement au même, comment écrire en un temps de catastrophe ? Chaque auteur de cette anthologie, dans la mesure où il témoigne par l'écrit, répond à sa manière. Cette manière n'est pas neutre. La diversité des écritures est d'ailleurs en soi un sujet d'étonnement et d'admiration permanent. L'on pourrait en effet s'attendre à ce que le récit du témoignage, prenant modèle sur le discours juridique, soit un simple récapitulatif des faits. Il n'en est rien. Claude Simon, évoquant son travail d'écrivain, a formulé d'une manière limpide ce qui attend tout témoin : « lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. <sup>17</sup> » Ce « trouble magma d'émotions » si puissant, si redoutable en ce qui concerne les expériences traumatiques doit être mis en mots et les témoins, dans leur relation si emblématique à la violence, à la peur, à l'horreur s'interrogent tous sur la meilleure manière de rendre compte de ce qui a pu être qualifié d'indicible, d'incommunicable, d'inhumain. Ils sont partagés entre le silence imposé par la difficulté de la remémoration et de la parole, et la nécessité de dire pour que le souvenir de l'injustice ne sombre pas dans l'oubli. C'est pourquoi leurs écritures et leurs recherches formelles sont passionnantes à étudier car elles ne relèvent pas, dans le cas des meilleurs témoignages, d'un artifice gratuit visant l'effet mais de la découverte de l'expression la plus juste pour rendre compte par exemple de la dérégulation, de la confusion des sens, de la perte des repères moraux.

Sur le plan de la didactique de la littérature, étudier le texte de témoignage est un enjeu essentiel. En effet, il offre un argument de choix pour ceux qui s'interrogent sur la place de l'enseignement littéraire en général, dans une société qui privilégie les cultures scientifiques et technologiques, qui attend avant tout de l'école qu'elle prépare à un métier. Cet enseignement répond à un certain nombre d'attentes justifiant pleinement sa place dans le cursus scolaire et surtout, conforte sa pertinence face à des demandes faites à l'enseignement des lettres que l'on voudrait moins élitiste, davantage tourné vers la communication, le concret, l'efficacité. Or, la lecture et l'étude des textes de témoignage permet de déplacer, de manière convaincante, le débat vers la formation de la personnalité, l'appropriation d'une mémoire collective, la conscience critique sociale et politique, en un mot l'éducation à la citoyenneté. L'étude de la littérature trouve en somme une justification indéniable quand elle fait le lien avec l'existence de l'individu, des élèves, dans une société donnée, à une époque donnée. Montrer comment le texte est en prise directe sur la vie démonte l'a priori négatif sur une activité qui serait esthétisante et superflue. Le texte de témoignage et plus précisément le texte relatant une expérience traumatique due à la guerre ou au génocide, par sa nature même, exclut une approche exclusivement technique. Cette littérature-là et sa dimension émotionnelle forte, induisent une interrogation existentielle sur les valeurs : celle de la vie, la possibilité de tuer, le contrat social, une interrogation anthropologique sur ce qu'est l'humanité. Elle permet de s'interroger sur l'altérité : qu'est-ce qu'un bourreau ? une victime ? comment le devient-on ? Qu'appelle-t-on conscience morale ? qu'est-ce que cela signifie dans des conditions tragiques extrêmes ? Qu'est-ce qu'un monstre ? un démon ? un saint ? un héros ? et l'entre-deux, « la zone grise » ? La littérature par sa valorisation des sentiments personnels, par son lyrisme, témoigne souvent de la sensibilité de l'individu confrontée à l'inhumain, à la machine concentrationnaire ou à la machine d'Etat, quand par exemple, on est emporté dans le mouvement des grands conflits.

Mais, à l'inverse, la forte émotivité contenue et générée par ces textes ne doit pas empêcher une mise à distance de l'objet d'écriture. Il s'agit également d'amener à réfléchir

---

<sup>17</sup> Claude Simon, *Discours de Stockholm*, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 899.

sur les difficultés et les caractéristiques d'une écriture du témoignage en général et du témoignage sur les catastrophes en particulier. Le texte de témoignage est ainsi un outil particulièrement efficace pour aborder une approche critique du texte littéraire. Il peut devenir un lieu privilégié de l'articulation du contenu aux méthodes et aux techniques de l'explication de texte. Il peut également montrer ce qu'apprend spécifiquement la littérature, comparée à d'autres disciplines comme l'histoire ou la philosophie. Le texte de témoignage amène à réfléchir de manière pertinente sur de nombreux points, objets de l'apprentissage du cours de lettres :

- La relation au temps (capitale dans ce type d'écrits) : temporalité du récit et durée, ordre du récit, représentation de la durée.
- L'espace : ses dimensions, la focalisation, les mouvements et l'immobilité, son peuplement (objets et êtres vivants, la frontière homme-objet dans le récit concentrationnaire).
- Les codes de la représentation pour évoquer ce qui n'a jamais été représenté, quel genre adopter (essai, roman, lettres, récit) ? Quels emprunts à l'écriture narrative, argumentative, descriptive, poétique, théâtrale, fragmentaire ?
- L'intertextualité : quels sont les cadres hérités du témoignage avant les génocides du XX<sup>e</sup> siècle, issus de la tradition ? (Adéquation, inadéquation des *topoi* hérités).
- Le statut du narrateur, la place du « je ».
- La notion de personnage.
- Quelle est la sphère d'action des protagonistes ? Dans quelle mesure existe-t-elle ? Imré Kertész dans *Être sans destin*, offre à ce sujet des éléments de réflexion essentiels ;
- L'autoportrait, l'importance de la relation au corps, les modes de caractérisation ;
- Le réalisme et la fidélité au réel, ce qui est dit et ce qui est tu (sur quoi le témoin reste-t-il silencieux ? pourquoi ?), l'implicite et l'oblique (le témoin confronté au discours en vigueur, discours de l'opinion, discours des institutions, du pouvoir).
- Le problème des niveaux de lecture (les niveaux pouvant varier en fonction de la classe) :
  - Niveau 1 : le texte dans sa dimension sémantique, référentielle, thématique.
  - Niveau 2 : le texte dans sa dimension stylistique, la mise en intrigue.
  - Niveau 3 : le texte dans sa dimension rhétorique, historique, la réception de l'œuvre et son action dans la société.

L'étude comparative des différents extraits de cette anthologie invite également à dépasser une distinction trop facile entre le témoignage véridique qui serait le moins littéraire possible, et le témoignage suspect de littérature qui serait déconsidéré.



Ce document est publié par le DIP Genève sous licence Creative Commons  
- utilisations sans modification autorisée sous conditions.

Auteurs : Stefan Kristensen, Bruno Védrines, Charles Heimberg

La description de la licence est visible à l'adresse suivante : <http://www.ge.ch/sem/cc/by-nc-nd>